

CÉMEEA

L'ÉLAN FORMATION
PAYS DE LA LOIRE



France

Tunisie



Jeunes en mouvement

| | |
|---|----|
| Introduction, Les ceméa et la Tunisie..... | 3 |
| Quelques mots sur la féminisation..... | 6 |
| Une carte, pour se repérer !..... | 7 |
| PARTIE 1 : Forum Social Mondial, Forum jeunesse, un autre monde est possible..... | 8 |
| Explication FSM & Forum jeunesse..... | 10 |
| Forum Social Mondial..... | 10 |
| Forum Jeunesse Méditerranéenne..... | 12 |
| Ici & Là bas..... | 14 |
| Cacher cette pub que je ne saurais voir : Pour l'organisation d'une journée mondiale contre la pub..... | 17 |
| Des bribes du FSM..... | 21 |
| Journal de bord Forum Jeunesse..... | 25 |
| Jeudi 30 avril..... | 25 |
| Vendredi 1er mai..... | 27 |
| Dimanche 3 mai..... | 32 |
| Mercredi 6 mai..... | 36 |
| Jeudi 7 mai..... | 38 |
| Partie 2 :Du volontariat et des delegations..... | 40 |



| | |
|---|----|
| Mashhed..... | 42 |
| Une rencontre..... | 45 |
| On est en Afrique ici, pas en Europe..... | 47 |
| La désolation du Palmier..... | 49 |
| Downtown..... | 51 |
| Une nana pas de Gafsa à Gafsa..... | 53 |
| Tous les endroits ont leurs merveilles..... | 55 |
| En chemin vers Gafsa..... | 57 |
| Bienvenue à Gafsa..... | 62 |
| Gafsa, Terre d'austérité..... | 66 |
| A cause du Phosphate..... | 69 |
| La fenêtre (Gafsa)..... | 72 |
| Entre deux vies (Gafsa - Nantes)..... | 73 |
| Barrage au service militaire..... | 75 |
| Colonialisme suite ou fin ?..... | 77 |
| Au sud ... rien de nouveau lorsque l'on est une fille | 81 |
| Bonsoir Nantes..... | 83 |



Introduction, Les CEMEA et la Tunisie

« Nous vivons dans une société mondiale. C'est une réalité incontournable. La mondialisation s'accélère avec les conséquences tant à l'échelle internationale que locale. Désormais, le niveau local et le niveau global sont parfaitement interdépendants et indissociables. Nous avons raison de nous opposer sans relâche à une forme de mondialisation accélérée à laquelle nous assistons et d'en redouter les effets dévastateurs sur le plan économique. De même, nous avons raison de réfléchir aux dérives possibles du sentiment identitaire collectif, du replis sur soi que cela pourrait engendrer.

Nous devons donc multiplier les possibilités d'échanges et de développement de coopérations internationales comme autant de chances objectives de mieux comprendre le monde qui nous entoure et de transformer cette mondialisation.

Dans ces conditions, les dimensions internationales et interculturelles doivent être présentes en permanence dans la réflexion et l'action d'acteurs engagés dans l'éducation populaire. Ce qui est en jeu, c'est de construire et de multiplier les situations inductrices de rencontres avec l'autre, avec ailleurs, d'autres réalités, d'autres cultures. »

Collectif. L'essence de notre action

Objectifs du groupe International des CEMEA pays de la Loire.



Les actions des Ceméa en Tunisie naissent d'une envie, d'une envie d'aller voir ce pays qui a pu trouver la force et le courage d'accomplir une révolution. D'aller voir ce pays et sa jeunesse, de découvrir leurs rêves, leurs espoirs et leurs projets pour le futur. Nos actions naissent aussi d'une envie de contribuer à ce processus de changement, d'aller partager au-delà de la Méditerranée nos expériences, en espérant que tout ça amènera enrichissements, remises en causes et interrogations, ici et là-bas.

Pour cela, nous nous sommes donné-e-s trois moyens d'action :

- la ((trans-)formation – conformément à la raison d'être des Ceméa, qui ont toujours défendu que les pédagogies actives, l'éducation nouvelle et l'animation étaient des outils puissants d'émancipation des enfants et des jeunes mais aussi des adultes

- le volontariat – là encore, nous avons choisi de nous appuyer sur cet outil parce qu'il fait partie de l'identité des Ceméa depuis leur naissance, que nous pensons que l'engagement quotidien de chacun-e est nécessaire pour transformer une société et que cet engagement n'est possible que s'il est reconnu, valorisé et accompagné

- les échanges de jeunes – pour qu'il y ait construction et échange, il faut d'abord qu'il y ait rencontre, ce qui n'est possible qu'en allant découvrir les réalités des un-e-s et des autres par l'échange

C'est à partir de ces propositions qui nous sommes allé-e-s à la rencontre d'associations tunisiennes, que nous les avons invitées en France à découvrir ce que nous faisons et que nous avons construit petit à petit des projets en partant de nos envies communes et de notre curiosité sur ce qui se fait d'un côté et de l'autre de la Méditerranée.

Deux années et quelques dizaines d'actions plus tard, nous et nos partenaires tunisiens nous connaissons mieux, avons appris beaucoup de choses des un-e-s et des autres sur la dignité, les enfants et les adolescent-e-s, les jeux traditionnels, le temps qui fonctionne différemment



d'un pays à l'autre, les points communs entre l'arabe, le français et l'italien, et énormément de choses encore.

Nous avons aussi constaté qu'il était toujours difficile de construire des relations de confiance, de se donner le temps de s'engueuler pour pouvoir construire plus solidement, qu'au-delà des mots il y avait des mondes différents à découvrir ... Bref, nous découvrons ce que ça peut bien vouloir de dire de travailler ensemble dans le respect mutuel. Comme toujours, nous continuons aussi de découvrir ce que l'éducation populaire peut bien être, dans notre quotidien mais aussi dans celui des autres.



Quelques mots sur la féminisation

« Les mots sont importants : Vivre dans l'omission de cette évidence laisse la voie libre aux plus lourds stéréotypes, amalgames, sophismes et présupposées clôturant la pensée et la création mieux que ne le ferait la plus efficace des censures. »

Collectif Les Mots sont Importants, définition du projet du collectif.

Les mots ne sont pas neutres et le langage est bien plus qu'une addition de mots. Il est un assemblage de concepts qui nous permettent de penser le monde. Cette petite phrase assassine qui nous explique depuis notre enfance que « Le masculin l'emporte sur le féminin » ne se restreint ainsi évidemment pas à la grammaire. Pour appuyer ce propos, voici un petit rappel historique : jusqu'en 1676, la règle de grammaire française en vigueur d'accord de l'adjectif et du participe est celle de « proximité ». Concrètement, cela veut dire que ces derniers, lorsqu'ils se rapportent à plusieurs noms, s'accordent avec le plus proche. Par exemple « La vache et le taureau sont beaux » mais « le taureau et la vache sont belles. » C'est alors que le Père Bouhours, jésuite mondain et homme de lettres proclame : « Lorsque deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte » et depuis « le masculin l'emporte sur le féminin ». Afin de redonner sa place à chaque personne agissante tout en essayant de ne pas trop alourdir cet écrit, nous utiliserons une écriture épïcène, soit contournant l'utilisation de mots genrés (par exemple, l'équipe d'animation plutôt que les animateurs). Cet ouvrage étant un recueil de texte, nous avons laissés libre choix aux personnes de féminiser à leurs manières, leurs textes. Certains textes n'étant pas produits par les ceméa, ils ne seront pas féminisés.



Une carte, pour se repérer !



Source : RTL.fr



PARTIE 1 : Forum Social Mondial, Forum jeunesse, un autre monde est possible



Assemblée des femmes, ouverture du FSM





Explication FSM & Forum jeunesse

Forum Social Mondial



Le Forum Social Mondial est né à l'initiative d'acteurs des sociétés civiles du Sud, notamment la société civile brésilienne, pour faire entendre des voix alternatives au moment où se réunit chaque année, le Forum Economique Mondial de Davos. Le FSM a ainsi été dès son origine un espace où s'exprime la contestation de l'ordre économique néolibéral, représenté par les Institutions Financières Internationales (Banque Mondiale et FMI) et l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC).



Il s'inscrit dans la continuité des mobilisations contre l'OMC en 1999 à Seattle, ou de la mobilisation contre le G8 à Gênes en 2002 et se retrouve autour du slogan désormais célèbre « un autre monde est possible ».

Bien plus qu'une manifestation annuelle ou bisannuelle, c'est un processus permanent et un espace de débat démocratique d'idées et d'échange d'expériences, où se formulent des propositions concrètes d'alternatives pour un développement juste, solidaire et durable.

Le FSM permet l'articulation entre un grand nombre d'acteurs : mouvements sociaux, ONG, associations, syndicats, mouvements paysans, universitaires, et organisations d'églises. Cela en fait un processus unique qui participe à la construction d'une " société civile internationale", caractérisée par la diversité des acteurs qui la compose : diversité géographique, diversité des familles d'acteurs, diversité des thèmes de travail...

Historique du Forum Social Mondial :

Si le FSM est né au Brésil, à Porto Alegre en 2001, le processus s'est développé dans de nouvelles aires géographiques. Il est aujourd'hui porté par des acteurs de tous les continents. Les Forums sociaux régionaux et nationaux (Forum social africain, Forum social maghrébin, Forum social des Etats-Unis, Forum social européen...) témoignent de l'ancrage territorial du processus sur l'ensemble de la planète.

Cette recherche d'ouverture, à la fois géographique et dans la diversité des acteurs, est caractéristique du processus FSM, et affirmée à l'article 1 de la Charte du FSM :

« Le Forum Social Mondial est un espace de rencontre ouvert visant à approfondir la réflexion, le débat d'idée démocratique, la formulation de propositions, l'échange en toute liberté d'expériences, et l'articulation en vue d'actions efficaces. »



Le FSM est le premier événement global porté par des sociétés civiles du monde entier, élaboré pour se dérouler au Sud, avec pour objectif le rassemblement de citoyens et d'organisations de la société civile qui se retrouvent pour discuter et proposer des alternatives au système dominant.

Source : Dossier du participant 2015 du CRID

Forum Jeunesse Méditerranéenne



Le Forum Jeunesse Méditerranéenne, c'est quoi? Événement majeur de la société civile tunisienne, élargi désormais à la Méditerranée, cette rencontre a donné la parole à 500 acteurs (dont 300 jeunes) de la Région, du Maghreb au Levant, de France et d'Europe, autour de quatre domaines clés :

- La Citoyenneté
- L'Environnement
- La Santé et les Droits des femmes



- L'Économie Sociale et Solidaire

Afin de promouvoir l'implication des jeunes dans la vie publique et de soutenir un exercice plein et entier de la citoyenneté, cette 4ème édition s'est voulue un espace de partage, de formation et d'innovation. Sur la base d'ateliers de travail, les jeunes participants ont été amenés à élaborer ensemble des projets associatifs, guidés et conseillés par des spécialistes venus de toute la Méditerranée. Des conférences, qui, cette année, ont eu pour thèmes « Les Jeunes dans la Constitution tunisienne » et « Libertés gagnées : nouvelles responsabilités ? » sont venues enrichir la rencontre, rythmée, en soirée, par de jeunes groupes tunisiens qui montent : ZoNe'Art et Jazz Oil.

Cette rencontre internationale affiche donc une triple ambition :

- Délivrer une formation : par leurs échanges avec les intervenants et les autres jeunes, les participants ont pu acquérir de nouveaux savoir-faire et des connaissances et compétences dans les thématiques abordées par le Forum.
- Enrichir le débat d'idées : lors des conférences, mais aussi pendant les ateliers, le dialogue entre jeunes et experts, venus de tous horizons, ont permis de mettre en regard les expériences de chacun et d'ouvrir à tous de nouveaux horizons.
- Accompagner la réalisation de projets associatifs : les participants ont travaillé ensemble à la conception, puis au montage de projets concrets. Les meilleurs projets, lauréats de cette 4ème édition, auront vocation à être financés et réalisés. Des échanges et une réflexion préalables ont été initiés en amont du Forum lui-même, via une plate-forme numérique dédiée.

Source : Présentation de cet événement sur le site du Forum Jeunesse Méditerranéen



Ici & Là bas

Mars 2015

Ici, il y a beaucoup de gens, normal, c'est une capitale.

Ici, ça bouge beaucoup qu'il soit 7 heures du matin comme 23 heures du soir.

Ici, en ce moment a lieu le forum social Mondial, beaucoup de personnes du monde entier, alors tu vois dans le regard des gens d'ici que c'est pas tout à fait leur quotidien, quoi que ..

Ici, on nous dit toujours « Bienvenue » qu'on soit dans la rue, dans un café ou dans un taxi. Toi tu souris doucement, les gentEs d'ici quand ilLEs viennent chez nous, on leur dit rarement bienvenue, car manifestement, les autorités disent qu'ilLEs ne sont pas les bienvenuEs.

Ici, je me sens bien, j'ai l'impression d'exister loin de mon quotidien.

Ici, au Forum Social Mondial, les gentEs bravent la pluie et le vent pour se retrouver, se rencontrer, organiser une lutte commune.

Ici, on se perd parmi plus de 1000 ateliers proposés, des plus politiques aux plus incongrus.

Ici, on se perd dans les méandres de l'université Al Manar, des ateliers annulés, d'autres introuvables. Alors tu te retrouves un peu au hasard dans un atelier, des fois c'est chouette, d'autres fois, un peu soporifique, faut l'avouer.

Ici, tu es étonné de la prépondérance de la langue française, on parle beaucoup français, la traduction est le plus souvent d'une langue vers le français, le contraire s'est peu observé. Alors tu te dis que tu n'as pas choisi les bons ateliers.



Mais ici, tu es étonné de la mobilisation des jeunes tunisienNEs, quelques milliers de jeunes volontaires ont travaillé ensemble pendant des mois pour la préparation et le bon déroulé du forum. Alors tu grognes un peu quand tu croises des espèces de vioks grincheux qui trouvent un malin plaisir à incendier les volontaires parce que, « oh les vilainEs volontaires, ilLEs ne savent même pas où se trouve ma salle d'ateliers. »

Ici, c'est rigolo, quand tu discutes avec les gentEs, tu te rends compte que même si nous sommes sur le même lieu, personne ne vit le FSM de la même manière, alors tu passes beaucoup de temps à discuter autour d'un café et d'une cigarette des impressions que l'on a de ce Forum Social Mondial.

Ici, tu es quand même déçu, tu te rends compte que les personnes que tu espérais croiser, les militantEs de terrain, celles & ceux qui luttent ne sont pas là. Tu n'as croisé que leurs représentantEs institutionnellEs, des journalistes, des avocatEs et grosses ONG. Alors oui, c'était intéressant mais il manquait quelque chose.

Ici, sur le forum social mondial, les gens te parlent de solidarité internationale, c'est THE CONCEPT dont tout le monde parle, mais moi je m'interroge sur le sens que ça a. Après tout, c'est une dénomination fourre-tout, chacunE met ce qu'ilLe veut derrière ça. Alors moi, ça m'embête d'entendre beaucoup de personnes chanter les louanges de quelque chose si flou. Moi ça me fait plus penser à comment les sociétés occidentales ont l'impression de faire leurs B.A en « aidant » ces pauvres pays du sud qui ont vraiment besoin de se développer. C'est encore et toujours conserver une barrière hiérarchique entre le Nord et le Sud. Alors oui, c'est bien beau de dire qu'un autre monde est possible, mais comment construire un nouveau monde, sans détruire tous les rapports établis par le monde actuel.

Ici, les jeunes parlent de politiques, chez nous, beaucoup moins.

Ici, il y a quatre an, il y a eu la révolution, c'est important ici, la révolution, tu vois des étoiles dans les yeux des jeunes quand ilLes t'en parlent.



Mais voilà, est-ce que cela a changé les choses, tu te le demandes, les avis sont mitigés, certainEs sont toujours pleins d'espoirs mais d'autres beaucoup moins.

On te dit qu'ici, la liberté d'expression s'arrête quand tu commences à critiquer les autorités. « Des personnes sont toujours envoyées en prison pour ce qu'ilLes pensent. » Un tunisien a dû fuir le pays pour un billet d'humeur critiquant le gouvernement en place écrit sur son blog.

Ici, alors tu penses à chez toi, aux lois de surveillance de masse qui commencent à pointer le bout de son nez.

Ici, on te dit que c'est un peu comme chez nous, les riches sont de plus en plus riches et les pauvres sont de plus en plus pauvres.

Alors ici, cette révolution tant fantasmée commence à se transformer en cendre dans ta gorge.

Ici, j'ai une pensée à tous les peuples qui luttent.

M.



Cacher cette pub que je ne saurais voir : Pour l'organisation d'une journée mondiale contre la pub.

Cet article a été écrit suite à la participation à un atelier durant le FSM organisé par le collectif RAP (Résistance à l'Agression Publicitaire) et le collectif des déboulonneurs . Nous avons discutés des actions des différents collectifs luttant contre l'agression publicitaire, avons confronter nos expériences personnelles et nos rapports à la publicité, étant de pays différents. Nous avons aussi réfléchi aux actions que l'on pouvait mener ensemble pour l'organisation d'une journée mondiale contre la publicité. J'ai trouvé intéressant d'écrire un compte rendu de cet atelier car l'agression publicitaire touche chacun-e dans sa vie personnelle et professionnelle. L'idée est d'en discuter et de d'imaginer les possibles ensemble. L'article propose un apport théorique sur l'entité publicitaire et présente les actions que certains collectifs font dans leur militantisme. 26/05/2015

Qu'on y prête attention ou pas, la publicité fait partir intégrante de notre vie, elle est partout, sous diverses formes que ce soit à la télévision, à la radio, au téléphone, sur internet, sur les tables de cafés creuses, sur les transports publics, sur les sacs, sur les vêtements, de l'affichage sauvage, lumineux, déroulant, animé, bâches et écrans géants et même parfois sur le corps humains (tatouages). En moyenne, **chaque personne reçoit 500 à 3000 messages publicitaires par jour**. CertainEs ne sont pas sans savoir que **la publicité est le deuxième budget mondial** (après la guerre, évidemment ...).

Pour un ordre d'idée, 300 à 500 milliard de dollars US sont dépensés dans le monde pour la publicité. En France, il y a plus d'un million de panneaux de publicitaires (dont un tiers sont illégaux).

Les publicités sont racistes, hétéro-normés, sexistes et violentes.

Faites l'expérience de vous balader dans la rue et de faire attention à chaque publicité. Vous serez étonnamment surpris du nombre de publicités aux représentations genrées, stéréotypiques. Ainsi, vous ne verrez jamais un homme pour une publicité d'électro-ménager,



d'aspirateur etc comme vous ne verrez jamais de femmes pour une publicité sur des outils de bricolages. Le plus percutant reste à la période de Noël, les catalogues très codifiés de jouets pour enfant. La partie rose pour les filles, la partie bleue pour les garçons. Parfois certains catalogues inversent ses codes, super pourrait-on se dire, mais en y réfléchissant plus longuement, la publicité étant intrinsèquement liée au profit, j'y vois plutôt une stratégie de marketing nauséabonde...

Et pour parfaire cette stratégie de marketing, la psychologie, la sociologie, la neurobiologie et toutes ressources créatives est mise à contribution pour parfaire l'efficacité de la manipulation. Sans rentrer dans la théorie du complot, la publicité est devenue l'arme fétiche du capitalisme car mondialement, elle uniformise la pensée et normalise les comportements. Non content de s'infiltrer seulement dans les foyers, on la retrouve aussi dans les écoles (distributeurs de boissons, matériel pédagogiques « gracieusement » offert par une marque de papeterie. Mais aussi dans beaucoup d'événements culturels à travers le sponsor.

Elles poussent à la consommation dans un mépris total des réalités humaines, sociales et écologiques. Elle en est presque (voir totalement) devenu dogmatique. Elle impose une vision du monde unilatéral, elle nous fait croire que le bonheur passe uniquement par la consommation. Elle conforte les personnes ayant un pouvoir d'achat suffisant et frustre à vie tout ceux et toutes celles qui n'ont pas les moyens d'atteindre ce « modèle de vie ».

Observer la rue et dites moi si la publicité n'a pas le monopole de l'espace public. Elle est imposée et ne laisse pas le choix au passantE le la liberté de (non-)réception.

On peut se poser la question si cette publicité, plus que de vendre un produit, ne vendrait pas plus généralement un mode de vie.



La publicité au service du Néo-colonialisme.

« Alors qu'ici [dans le nord], (elle) a pour effet de nous fermer les yeux sur les réalités du Tiers-Monde, là bas, elle fait miroiter les prestiges de la vie occidentalisée aux yeux des masses démunies. »

François Brune

Petite anecdote entendu au FSM : Une femme indienne nous a parlé des publicités indécentes pour promouvoir les bagues de fiançailles exclusivement réservé au second mariage, quelque chose qu'a apporté l'occident dit-elle. Mais aussi une campagne publicitaire sur l'avortement sélectif des filles soutenu et financé par de grandes multinationales occidentales.

Pourtant, des modèles économiques sans publicité existent.

En effet certains médias (comme *le canard enchaîné*) ou certains sites internet comme Wikipédia sont dépourvus de la moindre publicité. Nous pouvons aussi citer le métro de Stockholm où la publicité n'a pas ça place. Les AMAP (Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne) est un système économique où les consommateurs et producteurs se contactent directement et ne passe pas par le biais de la publicité pour vendre leurs produits.

Mais voilà, comment résister au modèle publicitaire ?

Il existe des initiatives individuelles (autocollants « Stop-Pub », bloqueur de publicité sur internet etc ...)

Mais aussi des initiatives collectives. Des collectifs comme RAP organisent un certain nombre d'action anti-pub comme :

- Actions pédagogiques auprès des plus jeunes, contre les pubs dans et autour de l'école. IlLes proposent notamment un module d'éducation et d'analyse à la critique publicitaire.
- Tribunes libres et communiqués sur la dépendance des médias au système publicitaire.

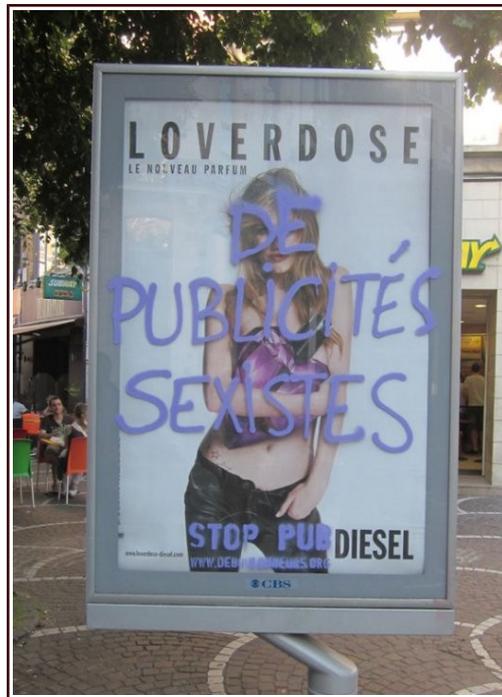


- Action symbolique de déversement de prospectus
- Recouvrement d'affiches publicitaires (bâchages etc ...)

Le pourquoi du comment d'un atelier autour de cette question au FSM

L'initiative vient du constat que l'agression publicitaire est un phénomène mondial et de la nécessité que la lutte contre ce phénomène soit mondiale aussi. L'objectif étant que la contestation de ce système soit visible de toutes et tous. Nous avons fixé que chaque année, le 25 mars se déroulera une journée mondiale contre la publicité. Des actions seront préparées collectivement au quatre coins de la planète, je vous invite à chercher ce qui se passe près de chez vous. Plus d'infos : mondialisons.antipub.org

Pour finir, il est important de rappeler que la liberté de réception (et donc de non réception) est le pendant de la liberté d'expression, et que l'un ne peut fonctionner sans l'autre.



Exemple d'action anti-publicitaires



Des bribes du FSM

SO SO SO Solidarité, avec les femmes du monde entier !

Quelques questions qu'une allemande s'est posé durant le Forum Social Mondal ;

C'est quoi les intérêts de la France dans les pays en Afrique ?

Est-ce que tu sais...Dans quels conflits la France est investi ?De quels conflits est-ce qu'elle profite ? ...D'où est-ce qu'elle exporte des armes ? ...D'où est-ce qu'on prend l'argent pour les conflits ?

Comment est-ce qu'on peut montrer violence et corruption ?

Comment le terrorisme se finance-t-il ?

C'est qui, qui profite le plus de la crise en Somalie ?

Pourquoi est-ce que tout le monde qui quitte la Tunisie pour aller dans un pays voisin qui se trouve officiellement en crise, est vu comme terroriste ?

Pourquoi est-ce que la révolution tunisienne n'est quelque part pas compris comme révolution ?

C'est qui, qui fait une révolution ?

Combien de chômeurs diplômés est-ce qu'il y a en ce moment en Tunisie ?

Nationalisme dans les pays arabes, est-il toujours lié avec des mouvements islamiques ?

Pourquoi une révolution comme celle en Tunisie n'a pas aussi fonctionné en Égypte ?



C'est qui, qui profite le plus des ressources naturelles en Afrique ? Est-ce qu'on sait les différences selon les différents pays ?

Quand est-ce qu'une personne est vue comme terroriste ?

Qu'est-ce que c'est une démocratie d'énergie et comment est-ce que c'est réalisable ?

Notre avenir énergétique ressemble à quoi ?

Combien d'influence sur changements a-t-on en vrai ?

Dans mon pays, combien est-il décidé par des grands entreprises ?

A partir de quel montant de profit est-ce qu'ils tuent, les humaines ?

Comment est-ce que je peux me faire comprendre, comment est-ce que je peux changer quelque chose ?

Est-ce que la vie est-elle plus facile quand on s'engage pour les choses lesquels on défend, ou est-ce que c'est plus facile quand on prétend de ne rien entendre ?

Pourquoi est-ce que les gens ont peur de dire ce qu'ils pensent ?

C'est quoi, l'influence de religion dans les conflits et guerres actuels ?

Pourquoi est-ce qu'on a souvent pas de problème pour juger sans être assez informé ?



C'est quoi pour toi, le Forum social mondial ?

On verra

Beaucoup de gens dans le même espace, qui veulent changer

Une espace pour s'exprimer, pour montrer le conflit, la corruption et les problèmes dans son pays

Beaucoup de gens qui parlent de politique

Un potentiel immense des idées

Des discussions dans toutes les langues

Beaucoup de cultures qui se rencontrent et s'échangent

Chercher des salles des ateliers

Toutes les thématiques actuelles et importantes sont abordées et discutées

Danser, chanter, s'échanger, vivre un but commun

C'est super, il y a beaucoup de monde, on parle

J'étais déjà là l'année dernière et ça a beaucoup changé. Mais je ne sais pas encore comment

Ce matin, j'étais dans un atelier sur le printemps arabe et la révolution tunisienne. C'était super intéressant mais très théorique. Malheureusement j'ai compris que la moitié de l'exposé et la barrière de la langue m'a frustré. Je me suis demandé pourquoi on ne sait pas plus ou pourquoi on ne s'informe pas plus même si on veut bien être capable de juger !

Après, je voulais voir un atelier sur l'image des femmes dans les médias en Tunisie et Algérie. Malheureusement c'était annulé. Alors, j'ai décidé de voir un atelier sur la culture



contre la violence et le terrorisme mais quand je l'ai trouvé, j'ai aussi constaté que c'était annulé. Alors j'ai décidé de voir un atelier sur le militarisme et la crise climatique. Quand j'ai trouvé la salle, je n'ai rien compris parce que c'était que en arabe. C'est pourquoi j'ai décidé avec un ami de voir un atelier sur l'environnement et l'agriculture mais quand j'y suis arrivée, la salle était vide.

Des fois, j'oublie que je suis en Tunisie avec autant de personnes qui parlent français.

J'ai besoin de m'asseoir quelque part pour regarder les gens qui passent, écouter leurs propres histoires, les histoires de leur pays, écouter leurs chansons. J'ai besoin de m'asseoir quelque part pour me poser des questions. Je viens d'un atelier à l'autre avec mille idées dans ma tête. Je n'avais jamais pensé d'être avec autant de différentes cultures dans une salle. Surtout pas avec mes 19 ans !



Début de la marche d'ouverture du FSM



Journal de bord Forum Jeunesse

Jeudi 30 avril

Dans l'avion

*« Wideman a raison de le souligner :
il lui fallait choisir et il avait choisi.
Moi aussi, j'ai choisi. Et comme lui, je me suis choisi.
Encore n'éprouvais-je que par intermittence cette culpabilité qu'il évoque.
Le sentiment de ma liberté me grisait.
La joie d'échapper à mon destin.
Cela laissait peu de place au remords. »*

Didier ERIBON, *Retour à Reims*

Je suis donc dans le ciel, dans l'avion qui doit m'emmener à Tunis, je n'ai pas grand-chose à faire à part écouter de la musique et cogiter. C'est la première fois que je traverse la Méditerranée, pourtant j'ai vécu en face du Maroc pendant 13 ans. Je ne pensais pas le faire un jour. Je ne suis pas férue de voyages, je n'y trouve pas vraiment d'intérêt. Pour bouger ailleurs il me faut un but, quelque chose à faire ou quelqu'un.e à voir. Et je ne vais pas nier que le fantôme du néocolonialisme me hante un peu en ce moment.

Je repense à cette volonté qu'avaient les personnes des CEMEA qui voyagent en Tunisie de vouloir éviter à tout prix les hôtels. Je me prends à imaginer un peu le contexte : des hôtels hyper-kitsch et luxueux pour des touristes qui s'inventent un transfuge de classe dans leur vie le temps d'un congé payé. « On ne veut pas aller dans un hôtel de bourges », j'entendais. Les militantEs veulent vivre de la rencontre avec les « vraies gens » (on adore les « vraies gens » à gauche), pas cautionner le tourisme de masse. « Pas d'hôtel de bourges »... En ce



qui me concerne, je n'ai pas cette velléité de fausse trahison envers un milieu dont je ne suis pas originaire, et auquel j'ai accédé par on ne sait quel miracle scolaire. Alors autant dire que je ne sais pas du tout comment je vais vivre cette expérience de loger dans un « hôtel de bourges » payé par le Forum Jeunesse. La seule chose qui est certaine, là tout de suite, c'est que le charme de voyager en avion en compagnie d'un bébé (un être qui est, je le rappelle, fondamentalement incontinent) se révèle être désagréablement olfactif. Pour parler dans le registre le plus soutenu que permet la langue de Molière, on peut dire que ça pue la merde.

chambre d'hôtel, après le dîner

L'hôtel est loin de ressembler à un truc de bourges comme on l'entend en France, c'est plutôt un gros bloc Benidorm-style avec cependant des chambres à 70 euros la nuit.

D'après L. il faut marchander avec les chauffeurs de taxis, la gentille fille conformiste qui sommeille en moi est donc un peu emmerdée, car en plus le pouvoir d'achat semble bien en dessous de celui de la France. En gros : un euro vaut deux dinars. Ma première impression est que c'est un peu rapia de marchander.

On s'est un peu baladé.es le long de l'avenue et sommes arrivé.es à une place où se tenait un café avec une terrasse plutôt mignonne. Mon premier réflexe fut de commander une bière, mais je me suis retenue à temps et ai commandé un thé. Je me rends compte que je ne connais rien à la culture tunisienne, et encore moins au rapport à l'alcool dans l'espace public. Pendant qu'on discutait j'ai aperçu un chat qui vadrouillait sur la place. Sur cette place il n'y avait que des mecs. J'étais la seule femme. Comme j'ai lu *L'Arabe du futur* et comme la scène avec le chiot m'a un peu traumatisée, j'ai bien évidemment angoissé à l'idée qu'une telle scène se produise sous mes yeux. Et voilà, la végane occidentale avec ses beaux principes qui flippe dès qu'elle sort de son trou. C'est quand même malheureux. Le chat, bien sûr, a été tout aussi ignoré qu'il l'aurait été en Espagne ou en France. J'aimerais bien faire



comme si ce préjugé, cet amalgame foireux n'avait pas traversé mon esprit, et en même temps je ne peux nier la présence de ces craintes que j'éprouve face à l'inconnu. Pourquoi j'ai pensé ça ? En France et en Espagne on se gargarise devant des taureaux agonisant et pataugeant dans leur sang, notre Manu national a même déclaré que la corrida faisait partie du patrimoine Culturel de la France, et c'est à Tunis que je crains d'assister à une scène glauque avec des animaux ? Pour la première fois de ma vie, je me sens comme une touriste idiote dans un pays.

Vendredi 1^{er} mai

MATIN

Qui dit 1^{er} mai, dit manif ! Et Tunis ne semble pas être une exception. Même sans comprendre les slogans, on reconnaît assez vite les tendances politiques des différents cortèges. J'avais bien envie de faire des photos (vilaine touriste que je suis), mais je me suis limitée à l'observation, après tout je suis la première à m'énerver quand on me prend en photo sans mon consentement. De plus, je me doute bien qu'être identifié.e sur certaines photos en manif craint également à Tunis.

Au milieu de toute cette agitation il y a donc le Forum Jeunesse. L'Institut Français est entouré de barrières et des militaires sont postés tout autour. Paye ta militarisation. J'ai demandé les raisons de cette organisation, on m'a répondu « la sécurité ». Au sein de cet édifice, une cour intérieure dont le sol est couvert de tapis et où sont installés des fauteuils et des tables couverts de nappes d'un blanc immaculé. Très Garden Party. Le look des Français.es que j'ai identifié.es colle parfaitement au décor : propres sur elleux, les cheveux clairs qui brillent au soleil (jusque là on a des points communs), le teint de pêche, l'attitude de baroudeur.euses décontracté.es. J'ai comme l'impression de retrouver mes petit.es



camarades du Lycée Français. J'ai même aperçu quelques têtes portant des chapeaux de *nice guy*. J'aimerais tellement que R. soit là, il me manque quelqu'un avec qui biatcher sur les gent.es.

J'appréhende un peu l'atelier sur auquel je suis inscrite : *Vivre sa culture librement : problématique, rôle de la société civile, rôle des autorités*. Un atelier qui se résume de la façon suivante :

Amazigh en Tunisie, bretons en France, immigréEs : les droits culturels des minorités religieuses, linguistiques ou ethniques sont souvent oubliés voire écrasés par la culture majoritaire. Cela peut être générateur de crispations identitaires qui mettent à mal le vivre-ensemble. Pourtant, ces cultures représentent toujours une richesse qui devrait être exploitée et mise en valeurs. Quelles actions peuvent alors proposer les associations, et de quelle manière doivent-elles agir auprès des autorités publiques ?

Alors déjà je ne comprends pas pourquoi on parle de culture majoritaire au lieu d'appeler un chat un chat en parlant de culture dominante. Il semble que la révolution néo-conservatrice intellectuelle suit son chemin en évacuant de notre langage tout ce qui permet au dominé.es de se représenter leur propre réalité. Il y a aussi ce terme qui me turlupine, le vivre-ensemble qui suinte l'esprit eucharistique propre à notre bonne vieille France judéo-chrétienne. Puis cette richesse qui devrait être exploitée... Pourquoi ? Et dans quel but ? Je ne sais pas comment va se dérouler cet atelier, ce dont je suis sûre c'est que ça risque d'être amusant...



« Mais le mouton il n'a pas de cerveau, Djelilla ! »

Fithi ZAGADOID

APRÈS-MIDI

L'inauguration du Forum s'est tenue en français. En même temps nous nous trouvons au sein de l'Institut Français à Tunis. Bon. Il n'empêche que l'assistance est composée principalement de jeunes venant d'Algérie, de Palestine, du Maroc, d'Égypte et du Sénégal. Les participant.es Yéménites n'ont pas pu venir, cause de force majeure en raison des événements se déroulant dans leur pays. Mais on parle français, sans demander si tout le monde maîtrise la langue. Je pense à l'ouvrage *Décoloniser la langue*, que je n'ai pas encore lu, mais dont le titre me semble évocateur dans la situation que je vis en ce moment, et plus particulièrement celle que vivent mes collègues arabes. Je sens bien qu'étant francophone je suis dans une situation de pouvoir, au sein de l'Institut.

La table ronde, *L'écologie, un autre défi pour la démocratie tunisienne*, se tient également en français et est animée par Barnabé Binctin, journaliste à Reporterre. Je connais un peu ce média vaguement alternatif, leurs articles sont plutôt favorables à la lutte contre l'aéroport de NDDL, je soupçonne même la rédaction de fantasmer un tantinet sur les zadistes et leur aura militante. Les intervenant.es sont tunisienEs et s'expriment en français. Et c'est là que que l'événement se produit : Zied Zarrai, président du Réseau Alternatif des Jeunes-Tunisie souhaite s'exprimer en arabe. Il me traduira plus tard ce qu'il a dit : vous utilisez une langue que les citoyen.nes tunisie.nes lambda ne peuvent comprendre (la maîtrise de la langue française est un indicateur du statut social en Tunisie) pour parler de préoccupations dont illes n'ont que faire et dans un langage alambiqué qui n'est pas à la portée de tout le monde. Il revendique son droit à intervenir en arabe aussi bien par le fond de son discours que par la forme de celui-ci. Je trouve cela hyper-classe, bien sûr. Zied ne dit pas que les préoccupations des écologistes sont à côté de la plaque. Au contraire, l'émission de pollution



atmosphérique de la part de l'industrie tunisienne est ridicule, c'est plutôt que la Tunisie subit les dégâts provoqués par l'extraction de gaz de schiste et autres jolies de la part de l'industrie Occidentale. Donc les revendications écologistes sont bien sûr étroitement liées à la réappropriation de la société civile des processus de décisions démocratiques après la révolution du 14 janvier 2011. Mais il dénonce l'élitisme qui entoure les discussions autour de cette question, élitisme véhiculé par la langue qui y est utilisée et qui sape la volonté de démocratie participative. Il me confiera qu'il n'a pas tout dit lors de son intervention : l'intervenant tunisien à qui il s'adressait précisément est un camarade de lutte, ils ont fait la révolution ensemble. Ce camarade a accepté de l'argent de R***** (compagnie pas du tout écolo) pour financer son organisation écologiste et se vante publiquement d'avoir accompli des actions qui n'ont jamais eu lieu (comme faire visionner Gasland dans des écoles). Toujours est-il que ce le dit-camarade de lutte répondra à Z. en français, tout comme les autres intervenant.es.

Lors de la première séance de l'atelier auquel je suis inscrite, l'ambiance est différente. Les intervenantes demandent si tout le monde comprend le français et s'il y a besoin de traductions. Il y a des personnes qui en ont besoin, deux Palestinien.nes. On fait un *brainstroming* et on débat. Je lance mes idées préliminaires, des gen.tes sont d'accord pour dire que parler de « culture majoritaire » n'a pas de sens dans de nombreux cas, et qu'il convient de parler de « culture dominante/dominée ». Un participant marocain illustre son propos en expliquant que les dominants sont souvent, justement, une minorité de personnes qui conserve le monopole du pouvoir. Surgit également la question de la religion, lancée par une participante française : la pratique d'une religion et l'acceptation d'une culture différente sont-elles compatibles ? Le participant marocain argumente : les religions comportent des injonctions à accepter l'autre (il cite le fameux « Aime ton prochain ») alors que les arguments pseudo-rationnels n'arrivent pas forcément à cette conclusion. Il dit qu'il préfère avoir à faire à un chrétien qu'à un adepte de Nietzsche. Ce que je comprends aisément.



Le soir, je dois aller chercher à manger. Le dîner prévu par l'Institut ne correspond pas à mon régime alimentaire. Je mange du fromage par mégarde, j'ai demandé au gars du kebab de m'en mettre dans mon sandwich en croyant que c'était de la semoule. Je mets un moment à m'en rendre compte, cette substance n'a ni le goût ni l'odeur du fromage. C'est plutôt un chewing-gum sans saveur. Un participant algérien du Forum, avec qui j'avais discuté (il a cru que j'étais algérienne en me voyant et a décidé de m'appeler par mon prénom arabe, Djelilla), me voit reposer un petit four en apprenant qu'il y a de la viande et vient me demander pourquoi je n'en mange pas. Il est visiblement très croyant et il est difficile pour moi d'exposer mes positions antispécistes alors que j'avais plutôt prévu de passer *incognito*. Je lui dis que si Allah est compatissant tout court, moi je suis compatissante avec les animaux. Et que si on croit en Dieu, on peut estimer qu'il a pourvu suffisamment de ressources végétales pour nous nourrir et que tuer n'est pas indispensable. Arguments mystiques-Pacha Mamma, assez nul à mes yeux, mais qui semble lui parler. Il me dit qu'il y a un courant de l'Islam datant du 6ème siècle dont les adhérents refusaient de manger les animaux, et qu'en effet, aucun texte « sacré » n'impose de manger les animaux. Il pense quand même que je risque d'être malade et que je ne devrais pas en rajouter une couche en clopant. Il n'a pas tort mais à ce stade de la discussion je suis lessivée, je le remercie de son inquiétude quant à ma santé et vais me coucher après avoir bu une bière avec L. sur le toit de l'hôtel, où l'on passe du Bob Marley et de la rumba espagnole (!?) pour rappeler aux résident.es de l'hôtel que oui, illes sont en vacances.



Dimanche 3 mai

*« Voilà, dans le chagrin du déterminisme social,
il y a des moments d'épanouissement kitsch, quand même. »*

Lorenzo SALVATI

Les événements s'enchaînent et il est difficile de rendre compte de tout ce qu'il se passe. L'ambiance au Forum est parfois tendue, l'entre-soi élitiste est ponctuellement bousculé par des interventions en arabe (comme celle de Zied dont j'ai parlé précédemment), notamment pendant la table ronde intitulée *Jeunes et inégalités socio-territoriales*, où l'on apprend que la répression en Tunisie et la criminalisation des protestations est plutôt vénère. C'est l'intervention d'Hela Boujnah qui m'a le plus marquée : déjà, elle cumule des tas d'activités : doctorante en droit et formatrice en droits humains et justice transitionnelle, coordinatrice du mouvement « Article 8 » sur l'élimination de la condition d'âge dans les instances indépendantes tunisiennes et la promotion des droits des jeunes, et j'en passe. Son intervention (en arabe) met en avant la marginalisation des jeunes et des populations défavorisées qui selon elle (et les autres intervenant.es abonderont en son sens) ont porté la Révolution et se sont retrouvé.es marginalisé.es et criminalisé.es lors du processus électoral. Hela entend le développement de la Tunisie par la création d'écoles publiques, l'accès au soins médicaux, et non par la construction de résidences de haut *standing* et de facultés privées. Vous vous en doutez, le pouvoir public de son pays (ni celui de la France, d'ailleurs) n'a pas la même conception du développement. La stratégie du choc théorisée par Naomi Klein semble s'appliquer en Tunisie implacablement, et ce alors même que ce sont les citoyen.nes qui sont au cœur du bouleversement politique, mais cell.eux-ci ne sont pas dupes. Hela conclut son intervention en s'adressant à *nous* en français : « Ce forum vous



permet d'être au soleil sans pour autant voyager avec un visa, et d'être au Sud sans pour autant être au Sud puisque vous êtes dans la capitale ». Ouch. Touchée.

La table ronde se poursuit et le récit (en arabe par le reste des intervenant.es) des répressions subies par les jeunes, leur suicide en masse, leur fuite vers la Lybie ou la Syrie, les familles dans les régions qui ont presque toutes au moins un enfant avec un procès au cul (« on se retrouve à courir à droite à gauche pour libérer nos enfants », dira la blogueuse et militante Meriem Bribri lors de son intervention), le plus jeune ayant 14 ans est accusé d'avoir brûlé un poste de Police à 12 ans, la torture, l'impunité dont jouissent les forces de l'ordre, les disparitions de la vie politique de certain.es militant.es pour protéger leur famille... Tous ces touristes qui viennent bronzer en Tunisie, savent-illes (*savons-nous?*) tout cela ? Bien sûr, on sait des choses, mais cela passe à travers le filtre de la presse, quand ce sont des gens (les « vraies gens » comme on les aime à gôche) qui racontent leur expérience, ça fait tout de même froid au dos. Un participant membre du public rappellera (en arabe) le cas d'un militant arrêté récemment : « On n'a pas de nouvelles, si les Services de Renseignements Français pouvaient nous en donner ce serait bien » (je précise pour les autistes qui me lisent : ceci est de l'ironie), intervention qui sera saluée par une partie du public et accompagné de rires jaunes.

Les ateliers se sont également poursuivis. Divisés en sous-groupe en fonction de notre axe de travail (très vague : « Fomenter le vivre-ensemble », super), je me suis retrouvée dans un groupe où tout le monde parlait arabe (sauf moi) mais pas forcément le français. Avec une interprète initialement prévue pour les deux Palestinien.nes, puisque la consigne était « il faut parler en français ». On a envoyé bouler la consigne et les échanges se sont faits en arabe, et c'est l'interprète qui m'a traduit les propos tenus. L'interprète est une Tunisienne, enseignante de Littérature Française à l'Université de Tunis, qui m'a plus ou moins présentée des excuses pour les accusations lancées contre la France qui émanaient du groupe (ah oui, apparemment illes se sont bien lâché.es), que la déontologie professionnelle l'obligeait tout de



même à me traduire. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de soucis, mais me suis sentie hyper-gênée. Pas que la grandeur de la France soit bafouée, non. La Mère Patrie je m'en fous comme les couilles du Pape, pour être complètement honnête. Franchement, un pays qui s'auto-congratule de son lait de vache caillé et de son jus de raisin fermenté, c'est bien le signe que ça ne vole pas très haut chez nous. Ma gêne provenait de l'idée que des personnes se sentent obligée de m'amadouer pour me faire entendre ou me transmettre les critiques (plus que légitimes) contre le pays dans lequel je suis née par hasard, fait qui m'octroie une appartenance nationale qui, comme vous l'aurez compris, ne provoque guère en moi de grands états d'âme. Difficile d'expliquer cela au milieu des discussions qui fusaient et que l'interprète peinait à me faire suivre (je la soupçonne de ne pas avoir vraiment tout traduit) (déontologie, mon œil).

C'est là que je me suis dit : je n'ai pas ma place ici. Je sentais que ma seule présence (même muette) était non seulement inutile mais au contraire, interférait dans les échanges entre des personnes qui vivaient des choses en commun et qui avaient la possibilité de construire un projet ensemble. Une présence pernicieuse, c'est comme cela que je me définirais dans cette situation. Inutile de me traiter de maso, il s'agit d'un constat lucide et serein, une fois de plus sans grands états d'âme. Connaître et bénéficier d'espaces politiques non-mixtes dans les luttes féministes permet de dédramatiser pas mal quand on constate qu'on est nous même des oppresseur.euses en puissance. Alors oui, j'ai pas choisi d'être Française, mais dans ce genre de situations je peux choisir : soit de me la fermer et/ou de me retirer, soit de clamer mon innocence, de parler de racisme inversé et de chouiner en disant que c'étaient mes ancêtres et pas moi (en mode #NotAllWhitePeople). Je n'ai pas le goût du ridicule, j'ai donc choisi la première option.

Je n'en ai pas parlé au groupe, ni aux intervenantes. Je n'avais pas envie que ça passe pour un « ah ouais et bah si c'est comme ça j'me casse », ou qu'illes pensent que je ne vois pas d'intérêt dans leur projet. En fait, je pense que je n'ai pas de jugement à porter sur ce



qu'elles décident de mettre en place, ce qui est exigé par le Forum semble de toute façon très consensuel. Oui, il faut que je parle de ce moment de *loose total* : la retransmission de notre atelier. Alors là, ma bonne dame. Je crois que je ne me suis jamais sentie aussi ridicule depuis très longtemps. J'explique : la forme de retransmission a été proposée par les intervenantes : former le logo du Forum avec des triangles en papier sur lesquels été écrits des mots-clés qui tournaient autour de notre projet. La forme du logo est difficile à faire et on s'est entraîné.es plusieurs fois. J'ai pris le dernier triangle parce qu'autrement j'étais sûre de foirer le logo. Les mots inscrits était banals, genre « égalité », « tolérance ». J'ai balancé « résistance » et c'est celui qu'a choisi le gars Palestinien pour son triangle. Il ne me restait plus que « unité », pas hyper swag, que j'ai prononcé en arabe. Des gens sont venus filmer notre petit spectacle, mais c'était n'importe quoi, tout le monde n'était pas là lors de la première prise, puis on a foiré le logo et on a dû la refaire, on devait passer en file indienne bref c'était INSUPPORTABLE, j'avais l'impression d'être en maternelle et de participer à un spectacle tout pourri sorti de l'esprit malade d'un instit sous Prozac.

Je dois m'arrêter là puisque c'est l'heure du déjeuner et de la clôture de ce Forum de malheur, mais il faut quand même que je vous raconte comment ma coloc Palestinienne m'a habillée et maquillée comme une voiture volée pour sortir en boîte à Tunis. Une expérience que je ne suis pas prête d'oublier, mashallah.



Mercredi 6 mai

*« Il existe des héritages encombrants
qu'il convient de rendre visible,
faute de quoi les reproductions
des mêmes pièges idéologiques se déploient
et aboutissent aux mêmes cécités et aux mêmes impasses politiques. »*

(Saïbo Bouabama ; blogueur franco-tunisien.)

Je n'ai pas écrit depuis dimanche matin. Je suis assez fatiguée depuis hier, principalement dû à la chaleur et à mon régime alimentaire qui se casse la gueule depuis que je suis en Tunisie. J'ai eu beau chercher, marcher dans toutes les petites rues possibles, je ne trouve que des fast-food, ce qu'on appelle en France des kebabs. Même chose à Gafsa, destination vers laquelle nous nous sommes embarqué.es avec L. après le Forum. Parfois j'arrive à avoir un kebab complètement végétal, parfois surprise !, le pain est fourré au fromage, parfois je capitule et mange une omelette dans mon sandwich (j'ai au moins eu la confirmation que ces aliments n'ont vraiment aucun intérêt et qu'ils ne me manquent pas depuis que je suis végane), mais je peux aisément affirmer que j'en ai ras le boule de la bouffe que j'arrive à choper ici. Aujourd'hui nous dormons à Tunis chez S., et j'ai enfin eu les moyens de me « faire » à manger (entre guillemets parce que c'était des tartines) et j'ai retrouvé cette sensation merveilleuse d'indépendance culinaire. Ne pas avoir les moyens de se cuisiner soi-même ses repas est quand même très limitant ici, d'après mon expérience. Du coup, à chaque fois que j'ai un creux, c'est l'angoisse. Bon, je reste incapable de manger de la viande, je ne dis pas que je ne l'ai pas envisagé, mais c'est impossible, je n'arrive pas à la dissocier des animaux, c'est trop. Je suis donc un peu démoralisée de ce côté, mon corps doit sûrement assimiler les protéines animales en mode What The Fuck Is This Shit mais bon, tant-pis-c'est-la-vie.



Je ne peux pas nier que la Tunisie a d'autres côtés plutôt agréables. La baignade, les rencontres et surtout l'hospitalité, *madre del amor hermoso*, l'hospitalité, c'est vraiment sacré ici. Il suffit qu'on marche sur le bord de la route pour qu'une voiture s'arrête et nous propose de monter, même si toute la famille est déjà à l'intérieur, qu'on exprime une difficulté pour que des gens se mettent en quatre pour nous aider. Je ne suis vraiment pas habituée à ça et au début j'étais un peu sur la défensive, surtout vis-à-vis des mecs qui me proposaient leur aide. L'un de ces mecs s'est gentiment moqué de moi en imitant la « femme européenne qui veut tout faire toute seule », j'avoue que son imitation était plutôt réussie et que ça m'a fait rire. Maintenant j'ai un peu mieux compris le délire et suis plus à l'aise, je sais qu'une proposition d'aide n'implique pas de rétribution, et encore moins de rétribution sexuelle (kikou les *nice guys!*). Encore aujourd'hui un Tunisien nous a proposé son aide linguistique en nous voyant galérer avec le chauffeur de taxi et quand il a compris que celui-ci ne pouvait pas nous prendre, il nous a proposé de monter dans sa voiture personnelle, nous a fait la conversation et nous a déposé au point exact de rendez-vous. Il nous a dit qu'il ne comprenait pas ce que les étrangers trouvaient à la Tunisie, il nous a clairement dit en rigolant « mais qu'est-ce que vous nous trouvez, vraiment ? ». J'avoue que cette question m'a quelque peu traversé l'esprit. Je ne suis cependant pas bien placée pour juger l'attrait touristique d'un lieu, il y a en moi en esprit je-m'en-foutiste envers les *places to be* dans les pays que je visite. Par exemple, je suis allée plein de fois à Barcelone et n'ai jamais vu la Sagrada Família ou le Parque Güell. Voilà quoi.



Jeudi 7 mai

dans l'avion, de retour à Nantes

« Aucun restaurant ne demande à ses serveurs de se pointer à une table en demandant la bouche en cœur : « Comment se passe votre dîner, ma belle ordure impérialiste ? Vous reprendrez bien un peu de masochisme ? ».

Stuart JEFFRIES, The Guardian, 19/03/2015

« Tu as remarqué un truc ? » me demande Amin, « Le Forum de la Jeunesse Tunisienne se tient en territoire français ». Ce qui me frappe en Tunisie ce sont les effets pernecieux du néo-colonialisme, un néo-colonialisme inavoué, maquillé et travesti par des termes tels que « développement » ou « coopération ». On ne colonise plus par les armes et la force, mais par la langue. On enveloppe la francophonie d'un aura élitiste, on en fait un signe d'excellence, on impose le français comme langue officielle dans les événements importants pour la société civile tunisienne. On fait tout pour que les Tunisien.nes se battent entre elles.eux pour se rapprocher le plus possible du modèle que l'on érige comme une réussite.

Il n'y a qu'à voir comment nous parlons de la Révolution tunisienne, en la ramenant toujours à nos références occidentales (la Seconde Guerre Mondiale, « L'an 1789 de la Révolution tunisienne » de Teulard), comme si elles étaient universelles. Et ce même processus se retrouve dans nos débats, dans nos conversations, dans nos jugements (souvenez-vous des « spécialistes » occidentaux dans les médias français, invité.es à daigner accorder qu'il s'agissait effectivement d'une révolution ou non). Comme si nous pouvions comprendre quelque chose à la complexité de la culture arabe, à la ses religions et plus spécifiquement à la société tunisienne. Comme si on estimait que notre bénédiction leur était essentielle pour poursuivre leurs luttes. Comme si les colons que nous sommes avons encore un droit de regard sur la Tunisie, car dans l'inconscient collectif ces gens nous appartiennent encore, n'est-ce pas ?



«Tu sens qu'a un moment de la conversation, les gens touchent à quelque chose qui t'appartient », dit Oussama quand il parle des conversations avec des Français qui ont trait à la religion (sa religion). Et même si nous conspuons le néo-colonialisme, dans quelle mesure nous ne sommes pas imbibé.es par cette « grandeur coloniale » dans nos attitudes, nos rapports avec l'Autre. On voudrait tout comprendre, tout intellectualiser, tout analyser. Rien n'échappe à notre culte du Rationalisme.



Partie 2 : Du volontariat et des delegations.



Graf devant le lycée mixte de Gafsa





Mashhed

« Mashhed » signifie « scène, paysage » en arabe. Le projet date de fin 2010, et l'association existe depuis juillet 2012. L'équipe a commencé à travailler sur des actions solidaires et humanitaires autour du culturel. Petit à petit, le groupe a grandi au fil des actions. La vision de « Mashhed », c'est d'avoir des artistes (graffitis, rap, théâtre, écriture, ...) qui laissent une empreinte locale par l'intermédiaire de la culture. L'idée, c'est d'abord plusieurs volets, plusieurs thématiques sous un cadre culturel : culture des rues, culture des femmes, culture des jeunes, ... Faire vivre une culture du partage.

L'association culturelle « Mashhed » a été fondée durant la période postrévolutionnaire, après la réunion de quelques jeunes amis ambitieux dont le but est de changer le rapport à l'art dans la région de Gafsa. L'objectif est d'appliquer de nouvelles méthodes, participatives, alternatives et interactives.

« Mashhed » touche directement la population Tunisienne de toute la région de Gafsa.

L'association cherche à influencer les gens d'une manière indirecte afin qu'ils deviennent conscients et bien cultivés.

Dans l'association la culture n'est pas juste du théâtre, de la musique, du cinéma, de la peinture et ces trucs classique, la culture chez nous c'est la conscience dans tous les domaines.

On veut que le citoyen soit conscient de ses droits et surtout de ses devoirs.

Nous encourageons les jeunes talents à se dévoiler et à ne plus hésiter, en les encadrant et en leur procurant ce qui leur faut pour pouvoir les mettre sur la bonne voie.



Nous essayons de faire connaître notre patrimoine à nos jeunes afin qu'ils lui donnent plus de valeur en le restaurant pour le conserver parce que celui qui n'a pas de passé, ne pourra pas construire un avenir.

Notre association « Mashhed » est basée sur le développement humain, dans le but d'augmenter la valeur de l'art dans notre société.

Notre mission est de propager un mouvement positif par le divertissement, pour créer un changement réel et une société de connaissance.

Une quinzaine d'actions (artistiques, sociales, solidaires) depuis la création de l'association.

Le principe de « Mashhed », c'est de faire de la mise en réseau entre les associations de Gafsa. Il s'agit de réunir les jeunes dans un centre pour travailler d'une manière non-bureaucratique, horizontale et de former les jeunes à leurs droits. La volonté de tout le monde règne. C'est probablement la première fois à Gafsa que des gens tentent de créer un centre culturel alternatif tenu à 90 % par des bénévoles.

Dans les années 70, Gafsa était la ville la plus importante de la Tunisie au niveau culturel, sachant que le bassin minier de Gafsa représente le cœur économique de la Tunisie. Donc, une autre dimension de l'association, c'est la décentralisation : travailler les relations avec les autres régions de Tunisie pour rééquilibrer la centralité de la Tunisie.

Les clubs de Mash'hed :

-Musique :Ce club consiste à faire des ateliers d'enregistrement et des cours de musique de différents genres pour les jeunes artistes.

-Cinéma :Durant le projet du ciné-club « Homme » au sein de l'association, quelques membres ont réalisé qu'ils sont des cinéphiles et ils ont décidé de garantir la continuité de ce club à travers des projections débats en se référant sur la thématique les Droits de l'Homme dans le cinéma.



-Communication :Après que quelques membres de l'association et les volontaires qui sont venus dans le cadre d'un échange avec Les « Cémea PDLL », les derniers ont décidé de créer un club au sein de « Mashhed » qui a un but de créer des nouvelles techniques de communication avec des jeux pour que les volontaires français trouve une manière facile pour apprendre l'arabe et les membres de l'association qui ne peuvent pas parler le français apprennent à s'exprimer en français.

-Bricolage :Ce club consiste à faire des ateliers de bricolage à travers la récupération et le recyclage, ce club à réussi à faire un studio d'enregistrement musicale avec des bouteilles d'eau et des déchets de bois. L'art et la créativité est le slogan de ce club



Logo de Mashhed



Une rencontre

Depuis la fondation de notre association « Mashhed », je n'arrête pas de faire des rencontres.

Déjà l'association est une rencontre entre un groupe de jeunes de la même ville, le même milieu artistique, et surtout qui partagent la même vision culturelle : « On veut une culture populaire, présente sur le terrain, accessible à tout le monde et menée par des jeunes »

Grâce à l'association, j'ai rencontré des personnes intéressantes, des jeunes ambitieux, des enfants créatifs et d'autres associations et collectifs qu'elles soient de chez moi, ou bien d'autres villes et d'autres pays.

Je me souviens du jour où j'ai rencontré « Antoine Barbedet » un militant des CEMEA. C'était dans le cadre de forum social mondial en 2013. Plus précisément dans le cadre d'une soirée qui était organisé par notre collectif international qui a regroupé des militants de différents pays : Tunisie, Italie, France, Belgique, Algérie, Allemagne, Canada..

Un copain français m'a présenté Antoine qui nous a rejoint cette soirée-là. J'étais accompagné par Mohyeddine et Oussama Rjab, des membres fondateurs de notre association.

J'ai échangé avec Antoine je lui ai dit que je partais à Nantes pour participer au forum mondial des droits de l'Homme, et lui m'a dit qu'il cherchait des gens de Gafsa. Il m'a demandé si je connaissais des associations de Gafsa et qu'il était des CEMEA.

C'était rigolo ! Puis nous avons prévu de se voir un mois plus tard à Gafsa, dans le cadre d'un regroupement d'associations franco-tunisiennes, avec le programme « soyons actifs soyons actives », auquel Mashhed avait déjà participé sur un premier regroupement fin 2012.



Personnellement, je ne connaissais pas les CEMEA avant, et pendant cette soirée chacun de nous a présenté son organisme.

On a gardé contact, et j'ai décidé d'accueillir Antoine chez moi à Gafsa après le forum social mondial.

C'est à partir de là que tout est parti. À travers cette rencontre, j'ai accueilli Antoine à Gafsa et il vécu de bons moments avec nous et par la suite c'était lui qui m'a accueilli à Nantes pour le forum mondial des droits de l'Homme, et ça m'a permis de découvrir d'autres militantEs des CEMEA et avoir une idée du territoire.

Avec ce lien, nous avons créé le noyau de notre partenariat et nous nous sommes inscrit dans le cadre de la coopération décentralisée entre la région des Pays de la Loire et ma région en Tunisie Gafsa.

Après une période de découverte mutuelle par l'intermédiaire de séjour de militantEs des deux associations, Mashhed a formalisé un partenariat avec les Ceméa Pays de la Loire l'été 2013. Ce partenariat s'est matérialisé par la réalisation d'un programme d'actions de formations et d'échanges à Gafsa et en France à partir de septembre 2013. C'est dans ce cadre que Mashhed se lance depuis septembre 2014 sur un programme de développement de l'éducation nouvelle à destination des associations et des écoles du gouvernorat de Gafsa, en lien avec l'expérience en formation des Ceméa Pays de la Loire.



On est en Afrique ici, pas en Europe.

Mars 2014

La réponse à ma question est simple et rapide. Je venais de demander à un ami de Mashhed s'ils ne risquaient pas de confrontations en venant graffer un gigantesque mur blanc en plein centre de Gafsa en pleine journée. « *La police, elle ne viendra jamais nous embêter, elle a peur des jeunes, ici* ». Et, effectivement, à ce moment-là, les graffeurs s'activaient depuis déjà deux heures, et plusieurs patrouilles de polices avaient eu l'occasion de passer dans la rue sans s'intéresser à nous. Un inspecteur en civil viendra bien discuter une heure plus tard, mais sans empêcher ni même ralentir le travail. Mon ami m'explique qu'ils peignent régulièrement ce mur depuis deux ans, et que les autorités le repeignent en blanc tous les deux mois, comme si tout ça était très normal et logique.

Le mur sur lequel les artistes taggent est celui du lycée mixte de Gafsa. « *Ce n'est pas possible d'étudier correctement dans ce lycée. Le lycée pilote a les bons professeurs et l'enseignement de qualité, mais celui-ci ne fonctionne pas* ». Le lycée pilote est le lycée d'élite de Gafsa. La sélection se fait très tôt, en fonction des résultats à un concours. Les meilleurs élèves vont au lycée pilote, les autres vont derrière ce grand mur blanc.

« *Notre graff dit 'Our moon is far from yours' [Notre lune est loin de la vôtre], parce que nous voulons une autre vie, un autre monde* », m'explique cet ami graffeur qui m'a invité ici. « *Moi je suis allé au lycée pilote, mais les élèves que tu vois ici ne vont pas en cours, parce que ça ne leur sert à rien* », dit-il en parlant des élèves posés sur la pelouse qui regardent les graffeurs, qui jouent de la musique et qui discutent tranquillement.



Tout part d'un mur blanc, et, petit à petit, des traits, des couleurs et des messages apparaissent. Les passants regardent, commentent, prennent des photos, s'arrêtent pour discuter parfois. Quelques heures après le début du travail, c'est tout un groupe qui s'est rassemblé, avec guitares, derbouka et reprises de chants traditionnels. Plusieurs personnes s'essaient à la bombe, et un petit du quartier enchaîne les saltos avec assurance.

Je suis content d'être là, de regarder, de découvrir. Je parle parfois, à cheval entre l'arabe et le français, mais j'observe surtout. C'est vrai que ça ne ressemble pas à la France, mais d'une certaine manière, ça y ressemble tellement. Ici aussi, on part à l'assaut au ciel. Je n'ai pas fini de poser des questions ...



Séance de graff sur le mur du lycée mixte de Gafsa



La désolation du Palmier

Mars 2014

Aujourd'hui, je suis allée à El Guettar. C'est dans cette petite ville de 40 000 habitants qu'est basée une association de théâtre, le théâtre d'El Guettar, partenaire de Mashed. Et plus que partenaire, les deux assoc partagent un membre du bureau ! On a rencontré Taher qui nous a emmené nous promener, R. et moi, dans l'oasis d'El Guettar. Promenade atypique.

Aujourd'hui, j'ai déconstruis mon image de l'oasis. Avant, quand on me parlait d'oasis, j'avais en tête des images de palmiers verts et de points d'eau. Des images de lieu luxuriant, verts. Des images vues au Maroc il y a longtemps et peut-être embellies dans ma tête avec le temps.

Aujourd'hui, j'ai rencontré les palmiers désolés d'El Guettar. Pour accéder à l'oasis qui est en contre-bas du village, j'ai traversé une voie ferrée, celle qui achemine le phosphate extrait à Gafsa pour qu'il soit traité à Gabès. Sur les trois rails qui courent le long de l'oasis, une a été enlevé par des habitant-es en janvier 2014, au même moment où illes mettaient le feu au commissariat de police en signe de soulèvement.

Aujourd'hui, j'ai parcouru un chemin tout sec, au milieu de ce qu'il reste des palmiers. Même mort, un palmier reste droit et fier. Mais il n'a plus bonne mine ... et là, ils n'ont pas bonne mine. Du tout.

L'oasis est longue de 7km et large de 1km au centre, il est en forme de croissant. il est divisé en parcelle par familles d'El Guettar. Certaines familles continuent à entretenir leurs parcelles, à les faire vivre, d'autres pas. Certaines ont même planté des oliviers.



Mais la plupart des palmiers, et plus on s'éloigne de la ville plus c'est vrai, sont tout sec. Taher m'apprend qu'il y a quinze ans, ici on trouvait des fruits de toutes sortes, et du vert.

Aujourd'hui, terre grise, voire blanche. Poussière. Pas trace de vie. Même pas de chiens.

Un paysage de désolation.

Et quand on arrive à l'opposé de la ville, la palmeraie donne sur une grande étendue arrêtée par des montagnes. El Guettar, ville au milieu des montagnes.

Oui, mais entre la palmeraie et l'étendue, on trouve un genre de déchetterie, lieu de stockage d'ordure. Selon Taher, la mairie aurait pour volonté de produire du gaz à partir des déchets. Rien n'est trop pourri pour faire de l'argent, au détriment de l'environnement et de la santé public.

Et l'effet causes à conséquences m'apparaît clair après avoir écouté Taher : L'extraction du phosphate pollue les sols et pompe l'eau des nappes, les oasis s'assèchent, les dattiers et autres produits agricoles meurent, les revenus de leurs propriétaires aussi ... ou comment rendre les personnes dépendantes de l'extraction du phosphate.

Aujourd'hui, j'ai vu où finissent les palmiers de l'oasis d'El Guettar.

Ils chauffent les bains publics.



Downtown

Mars 2014

Quand on arrive dans un endroit inconnu, les points de repères c'est important. Sans point d'ancrage, il n'y a que des réalités un peu inquiétantes, un peu intrigantes, et en tout cas inconnues. Les points de repères, ça doit aussi être des lieux, des lieux physiques, même dans notre monde 2.0 bourré à craquer d'outils pour communiquer à distance.

À Gafsa, mon point de repère physique, c'est un café, le Downtown. Le Downtown, c'est le café qu'O. et ses frères (des ami-e-s de Mashhed) ont ouvert il y a quelques mois. J'ai été là à l'ouverture, et j'ai assisté aux préparatifs de dernière minute, avec le speed général pour que tout soit prêt à temps.

Maintenant, je peux profiter du lieu qui fonctionne, de ces murs à la gloire de New York, des étranges cassettes collées au mur et de sa musique qui varie en fonction des humeurs des habitué-e-s. En terme de boisson, pas d'alcool bien entendu, mais aussi pas de thé : « c'est pas possible de trouver de la bonne menthe ici » me dit le patron. Toutes les boissons chaudes s'appellent « café », mais toutes ne sont pas à base de café, il y aussi de délicieux chocolats chauds aromatisés au caramel ou à la noisette.

Le lieu ne serait, à priori, pas forcément pour moi : on y fume constamment, les matchs de football sont suivis avec attention (et le volume de la télé à fond) et les sodas ne sont pas la priorité de la maison. Mais je m'y sens bien. A cause des ami-e-s qui passent régulièrement, à cause de la bienveillance générale qui règne même quand je fais (maladroitement) le service, sûrement à cause du wifi. En tout cas, je passe plusieurs heures par jour dans ce café, à boire, à discuter, rencontrer des gens, à découvrir des mots en arabe, à parler sur internet avec mes ami-e-s. C'est un peu chez moi.



C'est aussi un espace de projets culturels. A long terme, le café a comme objectif d'être un vrai espace culturel de jeunesse, permettant de voir des films, de lire, de rencontrer des artistes. Le genre d'espace qui n'existe pas à Gafsa, ville du sud de la Tunisie où le gouvernement ne considère pas la culture comme une priorité. Tant que les phosphates continuent d'arriver, tout roule.

Pour l'instant, ça commence doucement avec des projections de film le dimanche, histoire de faire venir du monde. A plus long terme, un projet bibliothèque, des soirées débats sur des documentaires, ...

J'ai toujours aimé que mes maisons soient aussi des espaces d'expérimentation collective, alors je crois que je me plaît bien ici aussi pour ça. En espérant apporter des choses à cette espace, insh'allah.



Aperçu du Downtown



Une nana pas de Gafsa à Gafsa

Mars 2014

15 jours que je suis en Tunisie et je me décide enfin à écrire sur mes ressentis en tant que femme étrangère ici ...

A Gafsa, j'ai toujours pas croisé d'autres internationaux qui aient l'air d'habiter ici, ou même de passer.

Quand on marche à deux dans la rue avec R., on nous regarde, certes, mais un truc de curiosité qui me semble pas tellement insistant. On ne nous crie pas des mots, ni on ne nous siffle. Souvent, les femmes qu'on croise me sourient.

Et puis sur la répartition de l'espace, un constat : les hommes sont en place, détenteurs de l'espace public, ils peuvent rester là sans raison. Les terrasses de cafés sont tournées vers la rue, ce qui donne un côté point d'observation. De toute façon, à en déduire de discussions, un homme, ça reste pas chez soi, un homme c'est dehors.

Les femmes, elles passent. Elles vont d'un point A à un point B. Un déplacement semble impliquer un but.

Quand je marche seule dans la rue, ça me semble différent. Des regards que ces messieurs se permettent plus insistant. Des mobylettes qui passent avec des têtes qui se tournent. Et là, me vient une envie : avoir le pouvoir de faire pousser des poteaux au milieu de la route ... et avec du barbelé les poteaux !

Des sifflements, des mots aussi que je ne comprends pas.

Révoltant. Et non, je ne m'empêcherai pas de passer devant ces deux cafés remplis de mecs, pour rentrer chez moi. Les jours de petite forme, je change de trottoir...



Et puis il y a les déplacements seule, la nuit. Ici, il fait nuit à 18h30.

A voir les gen-tes vivre, beaucoup de femmes doivent être de retour chez elles à 18h. Apparemment ca change avec les jours qui rallongent, ou pendant le ramadan.

Hier, j'ai profité qu'un copain oublie un truc à la maison pour me faire un aller retour maison-centre ville seule à 20h, ma première sortie « nocturne » solo ... Marche vive, allure droite, regard droit aussi ... Sifflement.

Et petite pépite : me voilà arrivée au Down Town, je rentre dans le passage et derrière moi j'entends un « Salam mi chirie, ti vi pridre i kifi avec moi ? » (j'exagère même pas l'accent)

Je me retourne et lance une insulte, à demi-mot ... he oui, pas envie de faire esclandre. Je sais, c'est con. Mais mes lâchers d'insultes françaises en Palestine, ca m'allait parce qu'ils ne comprenaient pas les mots mais étaient bien surpris de l'intonation et de la réaction, c'était le but d'ailleurs. Là c'est différent. Mais bon, ils étaient déjà parti.

Alors y a ce qui se passe, et puis y a les réactions des copains d'ici.

Les copines, j'ai pas encore trouvé d'espaces non-mixtes dans lequel on puisse se retrouver et en parler. Même si on se voit au café, ya les copains qui passent à la table, et puis c'est le café quoi .

Alors que les gars, j'ai réussi plusieurs fois à lancer mon énervement et à le leur dire.

J'ai pu voir des réaction de surprise, des rires, des sourires gênés.

Et puis quand même, hier soir, l'histoire en bas du café, je suis donc arrivée trèèèè enervée dans le café, où se trouvait deux copains. Ils captent tout de suite à ma tête qu'il y a quelques chose, alors je leur raconte, et j'ai eut le droit à un « Où ils sont ? », en se levant ... comme dans les films ! Et puis l'autre c'était : « La prochaine fois, invite les à venir boire le café ici, on les recevra ! »



Alors même si c'est pas des vraies solutions, j'y penserai peut-être si ca se reproduit. Eh oui, je crois que ca m'a fait quand même du bien qu'ils réagissent, qu'ils aient l'air énervés eux aussi.

J'ai quand même refusé qu'on me raccompagne jusqu'à ma maison et j'ai bénie le sweat à capuche qui, de nuit, dans une ville quasi sans éclairage public, sème le doute. J'ai pas envie de me mettre au baguie pour autant.

[...]

Tous les endroits ont leurs merveilles

Avril 2014

C'est toujours honteux de l'admettre, mais on a des clichés en tête avant découvrir un endroit. Les clichés sont souvent un mélange étrange d'images très spécifiques (« *Vous chassez les lions au Cameron, c'est ça ?* », comme le dit un ami tunisien à un étudiant camerounais de passage) et de représentations très très vagues (le désert, les palmiers, les chameaux ; c'est probablement ce qui me venait à l'esprit concernant la Tunisie avant de venir ici).

On a ses clichés, et puis on vient vivre quelque part. Ce soir, j'avais envie de prendre l'air et j'ai décidé de m'installer tranquillement sur le toit de mon immeuble, à Gafsa. C'est le coucher de soleil et j'ai autour de moi une vue périphérique de la ville.

Il y a les toits, qui sont ici des pièces à part entière, avec chauffe-eau solaire, fil à étendre le linge et chaises de jardin. Sur le toit des voisins, il y a trois chats qui me regardent avec



un air interrogateur : je suis nouveau ici, ils ne m'avaient encore jamais vu. Il y a les arbres fruitiers plantés dans le jardin, qu'on ne voit pas depuis la rue parce que les jardins sont entourés de hauts murs dans ce quartier plutôt bourgeois. Il y a aussi des oiseaux, beaucoup d'oiseaux qu'on entend sans toujours les voir. A voir cette ville tout en briques et en ciment, on ne croirait pas qu'elle héberge autant de vie. Il y a les minarets, d'autant plus hauts et élégants que les mosquées elles-mêmes sont intégrées naturellement dans le quartier, sans le côté magistral et isolé que peuvent avoir beaucoup d'églises en France.

Surtout, plus loin, il y a les montagnes. Elles sont surprenantes, parce qu'elles ne sont pas forcément très hautes, pas plus hautes que certaines collines, mais elles se découpent clairement dans l'horizon, avec leurs pentes droites et leurs pierres rouge-orangées. On les voit d'autant plus que le reste de la région qui entoure Gafsa est très plat : peu de bosses et de creux, tout est à peu près au même niveau.

J'aurais des milliers de détails à ajouter : la lumière très particulière du soleil rasant, les rues étroites qui donnent l'impression de pénétrer dans un nouveau labyrinthe à chaque intersection, le vent qui fait se sentir dans un endroit large et aéré, ... Pour moi, les merveilles de chaque endroit, ce sont tous ces éléments, toutes ces choses auxquelles on ne pense pas avant de venir découvrir et qui font la réalité bien particulière d'un quartier, d'une ville, ou d'une région.

Les lieux, c'est comme les gens : on ne les trouve jamais beaux pour les raisons auxquelles on aurait pensé avant de les rencontrer.



En chemin vers Gafsa

Avril 2014

« **Gafsa ? Mais qu'est-ce que vous allez faire à Gafsa ? Vous allez vous ennuyer à mourir là-bas !** ». Premier échange, à l'aéroport de Nantes, avec une dame en partance pour Tunis avec son enfant. « Bon, vous pourrez aller à Djerba, à (...), il y a de très belles villes. Ou bien à Tunis, c'est très vivant. Vous allez faire quoi à Gafsa ? ». Des copains tentent de mettre de la vie, de faire réfléchir et agir, je leur donne un coup de main, et puis ça m'intéresse de voir. « Non, vraiment, Gafsa il n'y a rien à faire là-bas ».

L'avion est en retard, de deux heures. Les passagers en suspens dans le hall de l'aéroport avancent différentes versions des causes de ce retard. Devant la machine à café du parvis de l'aéroport, deux personnes qui étaient un peu après moi dans la file d'enregistrement : une dame et son mari, tunisien. « **Nous on va à (nom de ville) c'est à 60 kilomètres au sud de Tunis. On passe notre retraite là-bas** ». Le monsieur : « à Nantes, j'étouffe ».

C'est bien en Tunisie ? La dame « Nous on est arrivés en 2011, après les événements. Les hôtels et les commerces étaient vides. Une partie a mis la clé sous la porte. Les français sont frileux, ils ne veulent pas trop revenir ». Le monsieur : « si, si, ça va ». La dame : « un peu, mais c'est plutôt les russes maintenant. Qu'est-ce qu'ils boivent ! Ils prennent des forfaits all inclusive et ils boivent du matin au soir. Les maris et les femmes ». Les commerçants parlent russe ? Le monsieur : « Les hôteliers se sont mis au russe, ça rapporte. Les animateurs et les employés sortent avec les femmes quand les messieurs sont trop ivres. Ce sont de très belles femmes ». La dame : « Oui mais avec ce qu'elles boivent dans cinq ans elles seront bien abîmées ».



« Vous allez où, à Tunis ? » me demandent-ils. Non, à Gafsa. Le monsieur : **« Gafsa, j'ai un ami là-bas... Il est parti en Allemagne actuellement, il est marié avec une femme allemande ».**

Plus tard, contrôle de sécurité avant l'accès à la zone d'attente. L'agent de sécurité, montagne de muscles au crâne rasé, me dit que ma bouteille d'eau ne peut pas passer. Ok. « L'eau c'est interdit, vous savez pourquoi ? ». Non, pas vraiment. « Parce que ça sert à faire des explosifs. N'importe qui peut trouver les plans sur internet ». Ok. Une dame en partance pour Mulhouse perd quant à elle le bénéfice d'une canette de Sprite. Dans la zone d'attente, surprise : des distributeurs permettent d'acheter à peu près n'importe quelle boisson. La bouteille d'eau de 50 cl est à 2€10. Et des passagers emportent dans leur bagage à main les bouteilles d'alcool achetées aux échoppes duty free.

Dans l'avion avant le décollage, des discussions ont trait à un monsieur qui aurait allumé une cigarette après l'atterrissage à Nantes (l'avion vient de Tunis, et repart pour Lyon, certains passagers restent à bord). La légalité de la sanction est discutée : 200€ d'amende. La comparaison s'établit d'abord avec le prix du billet d'avion, puis avec des cartouches de cigarette : le prix de 8 cartouches à 25€.

Mon voisin de droite, de l'autre côté de l'allée, est un jeune homme habillé en costume noir. Il feuillette à l'attention de sa voisine un petit livre « apprendre le Saint-Coran ». Un classeur qu'il ouvre à une ou deux reprises comporte de nombreuses fiches tapées à l'ordinateur ; le titre de l'une d'elles est lisible « se moquer de la religion ». **Mon voisin de gauche est un monsieur plutôt âgé, il a quitté la Tunisie pour la France à l'âge de 22 ans.** Pendant une quarantaine d'années il a été boucher à Paris, et depuis 7 ou 8 ans, il habite à Lyon. A une ou deux reprises les turbulences aériennes nous amènent tous deux à nous accrocher au siège de devant. Moi : « il y a des bosses ». Lui, pas très bavard : « oui, oui ».



Pendant la pause à Lyon, je discute avec une dame habituée des liaisons France-Tunisie. Elle m'explique que Nouvel Air appartient aux proches de l'ancien régime, et que la compagnie nationale, Tunisair, est elle au bord du dépôt de bilan. Les allers-retours entre la France et la Tunisie tiennent à son activité professionnelle : **elle travaille dans une association basée en Tunisie, chargée de veiller à la traçabilité des fonds alloués par l'Union Européenne.** Elle me dit que le changement de régime n'a pas éliminé la corruption : celle-ci est plutôt en pleine recomposition. Les rapports de l'association donnent lieu à des suites une fois sur dix environ, car les responsabilités renvoient à des intérêts politiques. La comparaison qui me vient en tête : un peu comme les rapports de l'inspection du travail ? « Oui, voilà. Mais c'est mieux que rien, c'est ce qu'il faut se dire ».

Mon voisin au cours du vol Lyon-Tunis est un franco-italiano-tunisien, « fou mais réglo » écrira-t-il sur ma feuille de prise de notes. La discussion aura trait à la Tunisie, à différentes villes, aux mutations actuelles (et à la cuisine). La chute du régime Ben Ali lui paraît avoir causé plus de désordre que de bienfaits : le pouvoir en place lui paraît faible et tout aussi corrompu, il préférerait l'autoritarisme du précédent, et la lisibilité des façons de faire. Le point de vue qu'il défend l'amène à discuter à bâtons rompus avec un autre passager, plutôt opposé à Ben Ali. Le débat passe rapidement en langue arabe. L'autre passager me dira après coup : « c'est vrai que les choses n'ont pas vraiment évolué, les pauvres sont plus pauvres, et les riches toujours aussi riches ».

L'arrivée à l'aéroport de Tunis amène d'autres discussions, d'autres rencontres. Le statut de volontaire laisse dubitatif plusieurs personnes : pour eux les associations ne sont pas forcément bienveillantes, probablement ont-ils en tête de mauvaises expériences. Les intérêts des financeurs internationaux leur pose question aussi. Le voisin d'avion « fou mais réglo » me recommande quelques gestes de prudence, me renseigne sur l'acquisition d'une carte de téléphone locale. Il affirme que certains passagers de l'avion ont des relations privilégiées et passent le contrôle des papiers en priorité (le lot commun étant de faire la queue pendant un



certain temps). Finalement il part fumer une cigarette, paraît écoper d'une amende (c'est interdit à cet endroit), puis passe le contrôle des papiers en priorité.

Un vieux monsieur est assis à côté de moi sur un banc (il ne peut pas faire la file d'attente debout, et moi j'attends qu'elle s'écourte un peu) : il habite à Nantes, et prie à la mosquée de Jamet. On échange quelques mots mais la barrière mutuelle de la langue nous empêche d'aller plus loin que les noms de rue. **Dans la file d'attente, un peu plus tard, un monsieur me fait une description de Byzerte**, où il emmène sa grand-mère (tunisienne) pour trois semaines. Lui-même en profite pour célébrer son mariage. L'histoire de Byzerte est liée à celle de la France, de la guerre d'Algérie, puis de l'armée tunisienne.

B. (volontaire à Gafsa où elle a rejoint deux semaines plus tôt R. et J.) m'attend à la sortie de la salle de débarquement. Elle craint qu'on ne rate le dernier car pour Gafsa : c'est vrai qu'en plus du retard de l'avion, ma tendance à observer et discuter avec les personnes présentes n'a pas accéléré le cours des choses. On prend un taxi, qui accepte de faire une course rapide pour la gare routière. Un morceau de Daft Punk plus loin et nous voilà rendus. **Le car nous emmènera en à peu près cinq heures à Gafsa : fin de parcours !**

Fabrice





Vue des toits de Gafsa



Bienvenue à Gafsa

Mai 2014

Bienvenue à Gafsa. Bienvenue dans un endroit ensoleillé, où les murs blancs des maisons vous renvoient une lumière à vous en faire fermer les yeux. Bienvenue dans les rues aux routes un peu défoncées, où voitures, piétons, mobylettes et scooters (et quelques vélos par-ci par-là) cohabitent de près. Bienvenue dans une ville où l'on vous promet de vivre dans une chaleur étouffante d'ici peu, et où la notion de tempête de sable ne renvoie pas aux quelques grains baladés par les bourrasques d'avril.

Vue du centre-ville de Gafsa depuis la place des arts

Bienvenue dans cette ville et cette région (celle du bassin minier) d'où beaucoup parlent de partir. « Après mon bac, je pars d'ici », me dit un garçon en classe de terminale. « Et tu penses aller où ? ». Le mur du bistrot est décoré de photos de la Tour Eiffel et de Marilyn Monroe. Rêve-t-il de l'Europe, de l'Amérique du Nord ? Il me répond : « Ouh, je ne sais pas. Peut-être à Alger ». Une partie de sa famille est algérienne. « C'est plus vivant là-bas, ici il n'y a rien à faire. Les gens sont tristes ».

Bienvenue dans cette ville et cette région que certain.e.s rêvent de rendre meilleures. Leur vie est ici depuis la naissance, celle de leur famille depuis parfois plusieurs générations : **leur avenir est solidaire de celui des gens d'ici.** Le panneau d'expression publique proposé par l'association Mash'hed au cours du festival « Mumkin » (possibles) rencontre un certain succès. Les habitant.e.s mettent par écrit leur désir de changement. Les trois colonnes « possible / pas possible / expression libre » sont remplies et le panneau doit rapidement être agrandi.





Panneau d'expression sur la place des arts de Gafsa

« Les gens sont désabusés ici, ils ont l'impression d'avoir tout essayé, et puis rien ne change dans leur quotidien. Chasser l'ancien régime nous unissait, c'était une cause commune, maintenant c'est un peu différent » : c'est à peu près ce que me dit une jeune tunisienne, professeure de français en réponse à mon questionnaire vis-à-vis de l'actualité de la révolution. « Les façons de faire de la politique dans les partis et dans les centrales syndicales ne sont pas très attirantes, c'est très hiérarchique, très verrouillé, les jeunes peuvent difficilement trouver leur place ».



Les personnes avec qui l'on travaille ici paraissent mettre leur espoir dans le développement des pratiques culturelles et associatives (certaines ont aussi une activité politique ou syndicale). Leurs buts : aider à mettre des mots sur des réalités, rendre celles-ci publiques pour changer les mentalités, faire le travail que les pouvoirs publics ne font pas pour rendre meilleure la vie de la population. **La tâche est immense, et on a l'impression que certain.e.s de nos camarades ne dorment pas beaucoup**, entre réunions de « coordination de la société civile », « coopérations internationales », activités associatives à Gafsa et à Tunis, et production artistique personnelle.



Exposition photo de l'association Mash'hed sur la place des arts



Les problématiques ne manquent pas dans ce petit bout de Tunisie : de l'exploitation économique et des dégâts environnementaux générés par l'activité d'extraction et de transformation du phosphate, à l'absence de perspectives professionnelles voire personnelles pour une bonne partie de la jeunesse (ici encore plus que dans tout le pays). Un monsieur, critique de cinéma tunisien, mentionne également les incertitudes identitaires d'une population dont l'histoire a été écrite – et s'écrit – au carrefour de plusieurs civilisations (berbère, méditerranéenne, arabe, africaine...).

La création (littéraire, musicale, cinématographique, photographique...) peut fournir l'opportunité de réfléchir à tout cela, et de l'exprimer. Les livres de Noura Borsali, de Emna Belhaj Yahia, et de Hélé Béji constituent mon point de repère dans cette société tunisienne complexe et en mouvement. Les productions des artistes locaux pourront en constituer un autre, pour peu que ma maîtrise de la langue locale me permette d'avoir une certaine compréhension de ce qui est dit, et d'en discuter. En attendant, des personnes prennent gentiment de leur temps pour me raconter un peu de leur vie, dans une langue qui n'est pas la leur.

Centre culturel de l'université de Gafsa investi par Mash'hed le temps d'un week-end de festival

Bienvenue à Gafsa, dans une ville et une région pour moi encore pleines de mystères : comment les habitants-habitantes vivent, comment ils-elles voient l'avenir ? Bienvenue à Gafsa, où comme ailleurs les problèmes peuvent être assommants, ou pousser à la réflexion et à l'action. Bienvenue dans un autre bout du monde.

Fabrice



Gafsa, Terre d'austérité

Mai 2014

Ça fait maintenant plus de deux mois que je vis ici. Au bout de deux mois de vie à Naplouse, c'était l'occupation qui ressortait, cette impression quotidienne d'enfermement, d'injustice et de tension permanente. Et ici ?

Ici, je commence peut-être à avoir une idée.

Quand on parle de Gafsa avec les gens, il y a Gafsa d'avant et Gafsa de maintenant. Quand on parle de Gafsa d'avant, on parle de culture, d'échanges, d'artistes engagé-e-s et de carrefour commercial. On décrit une vie riche, des productions intellectuelles et artistiques, des mouvements collectifs, un bouillonnement politique et social. Après avoir lutté pour mettre fin à la colonisation, Gafsa était vivante et éveillée.

Dans Gafsa de maintenant, le cinéma du centre-ville a été remplacé par un Carrefour et, en ce qui concerne les autorités, il n'y ni argent ni intérêt pour la culture et pour la jeunesse. La priorité, c'est que les camions de phosphates continuent leur trajet vers la côte et que cette jeunesse qui a, à nouveau, goûté à la révolte depuis 2008 reste calme, malgré le chômage, malgré l'ennui, malgré le manque de perspectives, malgré ce phosphate qui s'en va sans jamais que l'argent ne revienne vers le bassin minier.

Entre temps, l'austérité est passée par là. L'austérité, c'est ce processus commencé ici dans les années 70 qui a vu les gouvernant-e-s expliquer au peuple qu'il n'y avait plus d'argent pour la santé, pour la culture, pour l'éducation. D'ailleurs, il n'y a plus non plus d'argent pour refaire les routes, pour maintenir une eau courante potable ou pour éviter les coupures d'électricité. En fait, il n'y a plus d'argent pour l'égalité, et plus non plus d'argent pour la vie tout court. Survivre c'est éventuellement possible, mais il faut mieux ne pas trop en



demander. L'austérité, c'est le langage du sacrifice, du serrage de ceinture, des efforts à accomplir. Le langage de l'économie et des marchés.

Gafsa d'avant, c'était aussi une ville en lutte contre cette austérité, comme beaucoup d'autres territoires de Tunisie. Nos historien-ne-s ont décidé d'appeler cela les « émeutes de la faim », comme s'il ne s'agissait que d'une histoire de ventres vides. Il a fallu la prison, les matraques, la corruption, bref, des années de répression pour mater cette résistance. La venue d'un président Ben Ali issu comme tant d'autres des services secrets a signalé que la partie était finie, que l'austérité était là pour durer.

Depuis 2008, la vie revient à Gafsa de maintenant. Puisque les autorités ne s'intéressaient pas vraiment à son sort, la jeunesse a dû s'imposer, à coup de manifestations, à coup de pierres, mais aussi à coup de micros, de pinceaux ou de mouvements de danse. Le président-espion est parti mais les gouvernant-e-s continuent à se méfier de la jeunesse, de sa volonté d'apprendre, de créer, de découvrir. De sa volonté de vivre. Parce que tout ça n'est pas vraiment compatible avec l'austérité.

C'est donc tout sauf un hasard si les ami-e-s de Mashhed s'inspirent de Gafsa d'avant. Ce n'est pas non plus un hasard s'ils connaissent les militant-e-s des époques anciennes, parce qu'elles se rappellent que ça n'a pas toujours été l'austérité et la survie. Parce que les révoltes d'avant n'étaient pas des « émeutes de la faim », mais des soulèvements revendiquant le droit à être des êtres humain-e-s et à vivre comme tel-le-s.

En France, on commence seulement à " rendre compte de ce que l'austérité veut dire, à la sentir dans notre quotidien. Ici, on le sait depuis longtemps, par les égouts mal entretenus qui débordent, par les écoles privées d'élites, par les constructions de maisons qui n'en finissent jamais faute d'argent, par le chômage qui flirte avec les 40%.

Gafsa de maintenant, c'est probablement ce qui nous attend bientôt, si on persiste à oublier que l'éducation et la culture, ça ne se sépare pas de la politique ; que si on ne résiste pas à



l'économie au quotidien, l'air deviendra de plus en plus irrespirable. Gafsa, en tant que ville de l'austérité, elle parle de nous, de nos privilèges, de notre complicité parfois. En tout cas, c'est une ville tout sauf lointaine. C'est peut-être ça qui ressort ici.



Graffiti sur le cimetière de Gafsa



A cause du Phosphate

Mai 2014

A cause du phosphate...

« Les gens ici ils meurent »

« Les bébés naissent avec des malformations »

« Il y a eu plus de 300 morts dans les mines entre 1920 et 1970 »

« Mon père est mort d'un cancer »

« On n'a pas d'eau potable parce qu'ils la prennent pour les usines »

« C'est la merde ici »

« La terre est empoisonnée »

« L'air que tu respires est chimique, surtout le matin, c'est pas respirable »

« Les gens ont les dents jaunes parce que l'eau a trop de calcaire à cause des produits qu'ils mettent »

« Il y a des déchets nucléaires dans le désert, qu'ils enfouissent depuis des années »

« Les gens ne gagnent rien et ne peuvent rien donner à leurs enfants »

« L'argent c'est pas pour nous, ils exploitent les gens »

« Gafsa et la région minière comptent le taux le plus important de cancer dans le monde »

« Une personne sur deux meurt d'un cancer »

Ici le phosphate revient toujours dans les discussions. Ces complexes industriels immenses où depuis les années 20 on creuse la terre pour extraire ce poison dans plusieurs villes autour de Gafsa : le bassin minier. Toutes les personnes que j'ai rencontré travaillent ou on un proche qui travaille à la CPG, l'usine de phosphate : de l'ouvrier à l'ingénieur, tout est relié au phosphate. Maintenant lorsqu'on me dit « mon père travaillait dans les mines à la CPG » j'entends « Mon père s'est sacrifié dans cet enfer ». Le cancer, la mort, les malformations, la



pollution, la pauvreté... Au fur et à mesure de mes rencontres je saisi avec horreur la proximité immédiate que chaque personne entretient avec les usines d'extraction. Ce qui me touche le plus est que rien ne change, et même c'est pire qu'avant disent ils. Pas d'hôpital qui traite les maladies liées au phosphate, à aucun moment la région ne profite de sa richesse minière. Tout est laissé quasi à l'abandon, les routes, les infrastructures, les humains. Le gouvernement ne fait rien, les dirigeants de l'usine ne font rien, ils polluent, souillent la terre, empoisonnent les habitant(e)s en toute impunité. Dans ce coin du monde à 150 km des îles paradisiaques de Djerba et de la côté touristique des gens meurent dans le silence. La carte postale palmier sable fin plage mer devient une hypocrisie éhontée. Personne ne va à Gafsa et même les tunisiens, d'après les dires de certains gafsiens, ne sont pas conscients de ce massacre qui se joue là sous leurs yeux. Parce que l'ignorance vaut mieux pour sa conscience. Gafsa l'oubliée, Gafsa la très riche, Gafsa la révoltée, Gafsa la sacrifiée sur l'autel de l'argent. Depuis deux ans certains secteurs d'extraction à côté de Gafsa (je ne me souviens plus de la ville) travaillent un jour sur deux par protestation. Une seconde usine va être construite, comme si une seule ne suffisait pas. Il y a des manifestations très régulièrement et rien ne change. Une catastrophe sanitaire, sociale et environnementale réunie sur ce bout de planète qui touche tout le monde. Pas besoin de travailler à l'usine pour avoir des problèmes aux poumons, d'avoir des taches sur la peau, d'avoir les dents rongées et jaune, il suffit d'être né ici, d'avoir respiré cet air vicié, d'avoir bu cette eau polluée.

Les récits que je glane dans mes rencontres et lors de mes entretiens pour mon projet de livre sur les artistes de la région gafsienne, tout revient inmanquablement au phosphate. Il n'y a rien à Gafsa, pas de loisirs, pas de sorties, rien pour oublier, rien pour se distraire et s'ouvrir l'esprit. Et la force des personnes qui s'investissent à travers leur art pour parler de cette injustice, la faire connaître et faire changer les choses ici me laisse admirative. A cause du phosphate il y a des personnes ici qui peuvent changer le monde.





Prise de vue dans le site de la CPG à M'dhila (au fond à gauche l'énorme tas de phosphate)



La fenêtre (Gafsa)

Juin 2014

« *Ne ressent la braise que celui qui marche dessus* » (proverbe arabe). C'est un proverbe qui me plaît beaucoup, ça parle de l'importance de l'expérience pour connaître les choses. L'écriture c'est un peu une tentative de faire sentir cette braise aux autres personnes, de partager une expérience. Et à certains moments, tu doutes de la possibilité de faire comprendre ce que tu vis, et réciproquement. Tu en conclus (provisoirement) que le proverbe dit probablement vrai.

Peut-être en as-tu un peu marre de témoigner, de parler de toi. En regardant par la fenêtre du café, tu penses à tout cela. « *Ma yhess al jamra ghir alli yemchi eliha* » (ça donne à peu près ça en arabe). Le proverbe a différentes dimensions, différentes tonalités : des plus intimes aux plus politiques, des plus pessimistes aux plus pleines d'entrain. Les fenêtres des bistrotts, c'est le lieu idéal pour regarder passer le monde.

Fabrice



Une fenêtre



Entre deux vies (Gafsa - Nantes)

Juin 2014

Les cafés de **Gafsa**, où l'on trouve généralement quelqu'un avec qui parler cinq minutes, une demi-heure, ou plus. Les commerçantEs que tu connais peu mais qui te saluent généralement avec un peu d'entrain, et parfois beaucoup. La fraternité (et la sororité) dans les contacts entre les personnes dans la rue, la main sur l'épaule, dans le dos. Le temps étiré à l'infini, où l'on finit par être certain que rien de très nouveau n'arrivera, et où l'on apprend à donner de la valeur aux menus détails de la routine. La galère de la plupart des copains et des copines, leur quasi-renoncement à penser au futur, à prévoir des choses qui n'ont pas vraiment de chances d'aboutir.

Les rues de **Nantes**, où tu peux marcher une heure ou deux sans rencontrer des têtes connues. Les concerts, les spectacles, les cinémas, les activités associatives, un peu partout. Les vies bien remplies des copains et copines leurs préoccupations concernant leur travail, leurs amitiés et leurs amours. Les tenues courtes des femmes dans le centre-ville, cette année ça a l'air d'être la mode du mini-short. Les piétons qui marchent sur les trottoirs, les routes qui n'ont pas de trous, la végétation un peu partout. Le peu de conversation engagées avec des inconnu-e-s. La difficulté à comprendre ce qui est commun à toutes ces personnes qui font leur vie dans la même ville mais ne partagent ou n'échangent pas grand chose.

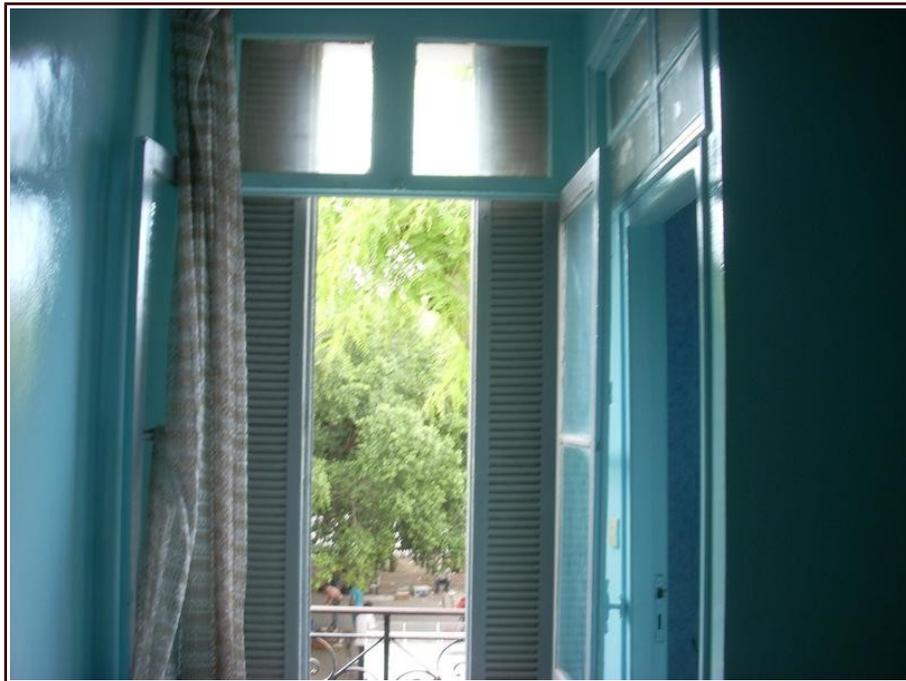
Une impression de décalage entre ces deux vies, ces deux réalités. L'envie de comprendre ce qui crée ces différences, ces écarts. Les retrouvailles avec l'ambiance de Gafsa en traînant dans certains kebabs, et certains quartiers de Nantes, ceux où l'on parle un peu arabe, où l'on discute de tout et de rien, et où les perspectives d'avenir enthousiasmantes font généralement défaut. L'envie de relier ces deux mondes, de rendre poreuses les frontières qui les tiennent à distance. C'est certain qu'on a chacun nos vies, nos façons d'être au monde,



nos préoccupations et nos plaisirs. C'est évidemment difficile d'aller vers les autres, de chercher à comprendre comment ils et elles vivent, et de dire en retour qui l'on est.

Nous vivons tous dans nos communautés (de famille, d'ami.e.s, de camarades, de collègues, de connaissances...). Le retour à Nantes, c'est pour moi le retour dans ma communauté habituelle. C'est aussi l'impossibilité de renoncer complètement à ces liens avec ma communauté de Gafsa, avec cette vie que nous avons partagé pendant deux mois, et que nous partagerons encore un peu cet été. La fidélité à cette expérience dépasse les frontières de Gafsa et de la Tunisie. Elle m'invite à dépasser les contours de ma communauté, à chercher à rencontrer celles et ceux qui dans ma ville ont peu ou prou le même quotidien que les gens de Gafsa. Pas en prétendant pouvoir aider : entrer en contact, découvrir, échanger. **Et voir ce que nous pouvons faire de nos points communs et de nos différences.** Ce n'était pas facile à dire, ce n'est probablement pas facile à faire non plus.

Fabrice



Barrage au service militaire

Août 2014

Récit d'une discussion sur le service militaire tunisien. Deux amis me racontent de leur place, comment ca se passe et ce qu'ils en pensent.

Aujourd'hui, un ami m'a raconté sa peur du moment. Un appel a été lancé par le gouvernement qu'après l'Aïd, il ferait un recrutement pour le service militaire, afin d'endiguer le terrorisme en Tunisie, suite aux derniers attentats, notamment celui de la caserne de Kasserine en juillet qui a fait 14 morts.

Ils me précisent qu'en fait, il s'agit de rafle, ou de barrage. Je m'explique.

Le service militaire est obligatoire pour tous les hommes en Tunisie. Ils sont censés recevoir une convocation et se rendre dans les plus brefs délais là où on leur demande de se rendre, ca peut être dans n'importe quelle caserne du pays. Si ils ne s'y rendent pas, faute grave. Ils risquent un procès en cour de justice militaire, avec un service plus long en guise de punition.

Le service militaire, qu'est-il réellement ?

On me parle de 3 mois d'entraînement, appelé « torture » par un des copains. Courir avec des sacs remplis de pierre dans la boue à 5h du matin, par exemple. Les 9 mois restant, les hommes se retrouvent à faire de la peinture pour le gouvernorat ou autres travaux publics. Les copains comparent ça à des Travaux d'Intérêt Généraux. À 80DT par mois (35€) par tête en guise d'indemnité, c'est une main d'œuvre à prix défiant toute concurrence pour un gouvernement qui se refuse à créer des emplois rémunérés pour effectuer ces travaux.



Mais en plus des convocations, tous les trois mois, et ce pendant 15 jours, on assiste à des barrages policiers dans la ville. Ils contrôlent les papiers. Si tu as moins de 35 ans, que tu n'es ni marié ni père, et que tu n'as pas fait ton service, tu es susceptible de te faire embarquer directement à la caserne. Sur le champ. Tu pars chercher le pain et tu reviens un an plus tard.

Dans le même genre, il me raconte que dans des villes de moindre ampleur, on assiste à des rafles militaires au café ou dans l'espace public. Contrôle des papiers, si tu n'as pas la carte qui justifie que tu as effectué ton service, tu peux te faire embarquer immédiatement. Sur le champ. Tu vas boire un café entre potes, tu ne reviens qu'un an après.

Tu peux même ne revenir que 18 mois ou 2 ans après, si tu ne te tiens pas bien sur les 12 premiers mois.

Ils me donnent l'exemple d'un ami qui vivait en France, qui avait son visa et son billet d'avion sur lui, il était à Gafsa en vacances ... vacances qui se sont transformées en service militaire.

Ou comment faire régner un climat de terreur dans les rues, comment encourager les jeunes à se marier dès que possible, comment c'est encore les moins riches qui payent le prix fort faute d'avoir les moyens de se marier.

Comment briser des projets, créer des sans-emplois.

Tous les hommes de la société doivent donner une année de leur vie au moins à l'état.

Les copains me disent aussi qu'il n'y a pas de justice, que les femmes ne le font pas. Pour eux, les militant-es féministes ont pris trop de place et on ose plus atteindre les femmes. Alors que si c'est bien l'égalité qu'elles veulent, elles doivent écoper des mêmes droits et devoirs, me disent-ils.



Colonialisme suite ou fin ?

Mai 2014

Arrivée

Arrivées à Tunis sous le coucher du soleil, le temps de récupérer nos bagages et nous voilà dans le hall de l'aéroport de Tunis Carthage ...

Nous nous y fixons trois missions :

- Retirer de l'argent
- Trouver un plan de Tunis
- Acheter des cigarettes (et oui en bonnes touristes ... ici c'est pas cher ...)

Nous essayons notre premier échec : nous trouvons bien un plan au point information ... entièrement en arabe (d'accord, on ne va quand même pas leur en vouloir de parler dans leur langue !), en réalité nous apprendrons par la suite que le plan est en arabe littéraire et que les tunisienNEs que nous rencontrerons n'y comprennent rien non plus... Ça ne va pas nous faciliter la tâche !

Nous voilà embarquées dans un taxi direction la ville de Tunis et un hôtel pas cher dont une amie nous a donné le contact croyons nous ...

Que nenni ! d'après notre discussion avec le chauffeur (un mixte des quelques mots d'arabe palestinien que nous connaissons, de quelques mots de français et à grand renfort d'onomatopées) il a visiblement changé d'avis et nous dépose devant un autre hôtel plus proche de la gare pour partir demain à Gafsa.

Le chauffeur descend avec moi négocier le prix de la nuit pendant que K. reste dans la voiture.



Après s'être assuré avec (vraiment beaucoup d')insistance que la personne qui m'accompagnait était bien une fille, le gérant consent à nous laisser une chambre avec un lit double pour 25 DT la nuit. Ce n'est pas le moment de faire des blagues sur le fait qu'elle pourrait être ma petite amie ... j' accepte !

Les françaisEs, TouTEs des conNEs ?

Bouche bée du gérant de l' Hôtel quand on dit « *choukrane* » ; « *je n'ai jamais entendu un français parler arabe !* ». Heu, non Monsieur, nous ne savons malheureusement pas parler arabe, on a juste dit merci mais si vous voulez on sait dire aussi « De rien » et « Bonne nuit » enfin uniquement si c'est pareil qu'en arabe palestinien sinon on est perdues (*rire gêné de notre part*). Alors là, il est estomaqué et on sent qu'on a marqué des points ! Nous apprendrons quelques minutes plus tard dans la conversation que lui parle couramment arabe, français, anglais et allemand ... on comprend qu'il soit impressionné par notre « Choukrane » dit donc !

Ce type de situation va se reproduire plusieurs fois, personne ici n'a l'habitude de croiser des françaisEs qui font un quelque effort que ce soit sur la langue.

Un passé difficile à assumer ... et si ce n'était « que » le passé

A partir de ce moment, nous faisons un blocage, impossible de parler français avec quelque « autochtone local » que nous croisons qu'ILLE soit chauffeur de taxi, passantE à qui nous demandons notre chemin, serveurEUSE dans un bar, nous avons trop honte.

Cela provoque quelques situations cocasses, en générale nos bribes d'arabe nous permette de poser la question et les gens nous répondent en anglais ou en espagnol (langues aussi de colons me direz vous ... certes mais passons !). Trouver notre nationalité devient à chaque fois un jeu, espagnoles ? italiennes ? hollandaises ? allemandes ?

Nous sourions et poursuivons les discussions dans un mélange arabo-anglo-hispanisant.



Questions de transferts ?!

Et de plus, ne serait-ce pas les mêmes françaisEs qui marmonnent, lorsqu'elles entendent deux personnes parler arabe dans la rue en France « rhô, ils pourraient s'intégrer et parler français tout de même ! ».

La décolonisation, c'est la privatisation de la colonisation « *Petite histoire des colonies françaises* »

Avant :



Le petit journal, 1911



Après



Publicité à Tunis, aujourd'hui

C.



Au sud ... rien de nouveau lorsque l'on est une fille ...

Mai 2014

Lorsque l'on est une fille, et que l'on marche dans la rue à Nantes, à Gafsa, partout dans le monde, impossible de passer devant une terrasse de café sans réflexions, sans sifflements. Ces terrasses sont souvent emplies de mecs, leurs chaises ne sont pas autour de chaque table mais tournées vers l'extérieur, vers la rue, comme des spectateurs.

Lorsque l'on est une fille, il y a des réflexes que l'on adopte presque mécaniquement, comme ça, sans plus y réfléchir. On a appris très vite, très jeune à changer de trottoir lorsque l'on passe devant un endroit repéré comme « de mecs » (un café, une place ...). Quand il y a un café de chaque côté de la rue, on regarde ses pieds ou droit devant soi, on marche très vite et on fait mine de ne pas entendre. Si cela est possible, on calcule nos itinéraires pour éviter ces mêmes endroits.

Lorsque l'on est une fille, on réfléchit toujours avant de sortir si notre tenue n'est pas « trop » quelque chose (au choix : courte / masculine / transparente / colorée / aguicheuse ...) mais cela n' a jamais rien changé. Les mecs croisés feront preuve d'une imagination débordante et d'un vocabulaire florissant pour trouver des réflexions adaptées à chacune d'entre elle.

Lorsque l'on est une fille on a appris une collection de leurres de protection pour tenter de passer à travers les remarques lors de nos sorties : marcher vite, ne pas regarder autour de soi (surtout ne jamais croiser un regard, cela pourrait être mal interprété), écouter de la musique, (faire semblant de) téléphoner, écrire des textos ...



Lorsque l'on est une fille, on ne fait même plus attention à tout ce que je viens d'écrire et tant d'autres choses encore.

Il a fallu une discussion aujourd'hui avec des copines nées et ayant grandi dans différents endroits de la planète pour se dire que ici, là bas, ailleurs, c'est pareil et que non, ce n'est pas normal.

C.



Bonsoir Nantes

Un tunisien à Nantes, Janvier 2014

Ici le soir est original ; après avoir passé une journée colorée, pleine d'activités de rencontres et de discussions, il y a le soir qui arrive. Le rythme s'adoucit et le reflet de la lumière sur l'Erdre donne un charme très spécial à la ville de Nantes.

Nantes le soir, c'est formidable. En pleine semaine les gens rentrent tôt, en tram, en bus ou bien en vélo, tu vois la foule qui parle de tout et de rien : des jeunes lycéens, des travailleurs, des personnes âgées qui racontent leurs journées fatigantes ...

J'ai l'habitude de sortir la nuit, j'adore sortir la nuit, puisque je me sens à l'aise dans la rue vu qu'il n'y a pas beaucoup de circulation et que le silence domine à travers la ville.

Bonsoir Nantes !

Il pleut ce soir , il est 23h. Je rentre chez moi, j'étais avec les copains dans un bar appelé « L'Art scène ». Je passe par les ravissantes ruelles de Bouffay où il y a une ambiance particulière, puis par la rue de Strasbourg jusqu'au bout et je passe à droite en face de la cathédrale Saint Pierre. Je marche tranquillement vers la station de bus Foch et le bus arrive dans 10 minutes..

Les jeudi, c'est les soirées étudiantes. Le centre ville est animé par ces jeunes de l'université qui viennent de partout. Lors de ces événements nocturnes, ce sont les jeunes qui font vivre la ville.

Le samedi soir est festif ici. Une atmosphère joyeuse, de la musique dans tous les coins et des gens qui dansent jusqu'aux premiers heures de matin.



Moi, je me rappelle de l'événement « Culture Bar-Bars » où j'ai été dans le centre ville emporté partout par le rythme artistique.

Le soir ici me donne une charge émotionnelle. Peut être je suis tombé amoureux, amoureux de Nantes et des nuits de Nantes..



Les Ceméa sont à la fois un acteur politique et un mouvement d'éducation, attentif au développement de la personne dans sa globalité. Leur action dans le domaine international décline donc les valeurs sur lesquelles se fonde le mouvement, à savoir :

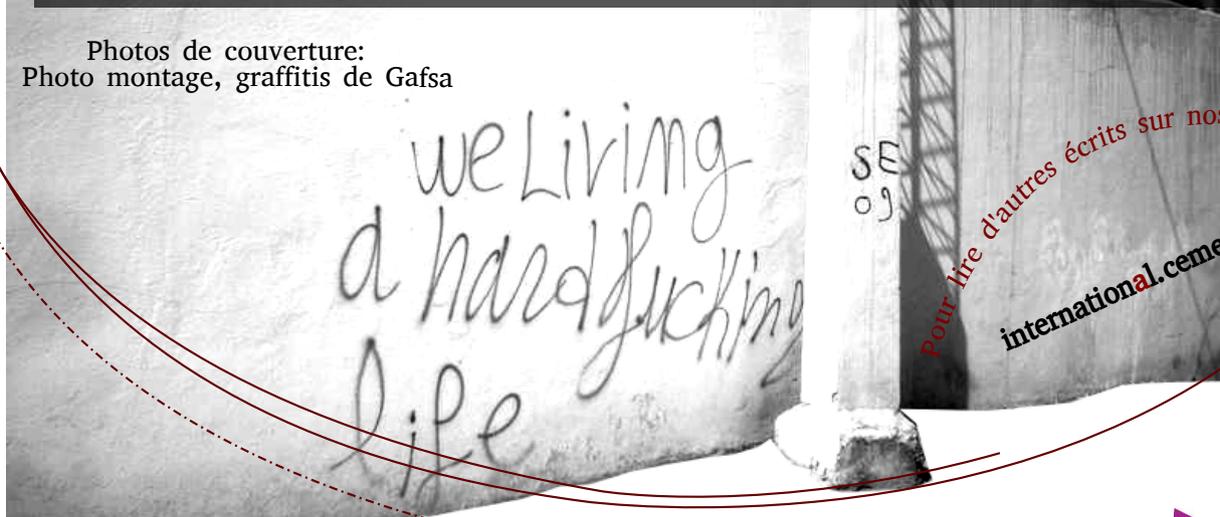
- . La promotion de la citoyenneté et de la solidarité aux niveaux personnel et collectif.
- . L'ouverture à l'altérité, l'acceptation de l'autre comme différent.
- . La laïcité, c'est à dire le combat pour la liberté d'expression de chacun.e contre toute forme d'obscurantisme.
- . L'importance donnée à l'expérience concrète et à l'activité, condition de la rencontre.
- . La prise en compte du milieu de vie, élément capital du développement de la personne.

Dans le cadre de leurs actions à l'international, les CEMEA Pays de la Loire, mouvement d'éducation populaire et d'éducation nouvelle ont choisi depuis quelques années de développer un partenariat fort avec la Tunisie notamment avec la région de Gafsa.

Depuis lors, nous avons mené de nombreuses actions en coopération avec nos partenaires tunisiens, des échanges de jeunes aux formations à l'animation et à la vie associative en passant par l'envoi et l'accueil de volontaires.

Cet ouvrage est un recueil de textes et photos réalisés par les militants et militantes de l'association, du journal de bord d'un forum au récit d'une expérience de volontariat. Le groupe international.

Photos de couverture:
Photo montage, graffitis de Gafsa



Pour lire d'autres écrits sur nos projets :
international.cemea-pdll.org

www.cemea-pdll.org

Avec le soutien de :

